

5827-10
SBN

(2)

LE CLUB
DES JOCKEYS,
OU PORTRAITS
DES PRINCIPAUX PERSONNAGES
DE L'ANGLETERRE.

Je les peindrai tels qu'ils sont,
Je n'omettrai et n'ajouterai rien par malice. SHAKESP.

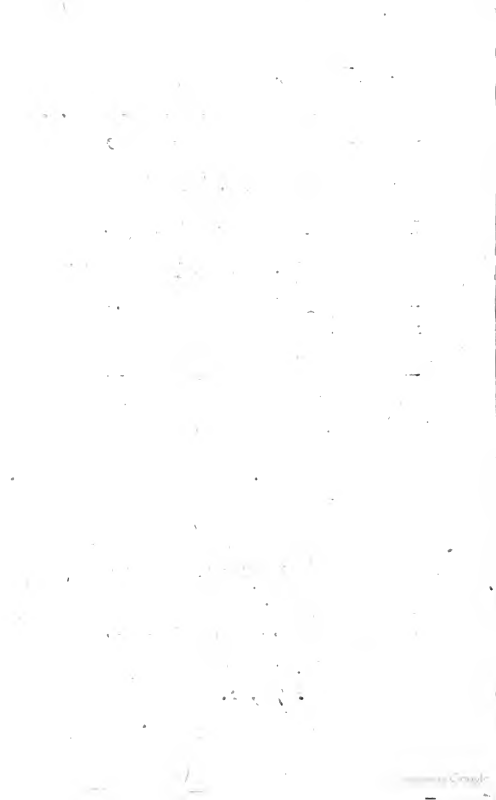
— DICERE VERUM
— QUID VETAT? —

*Ouvrage traduit de l'anglais sur la
troisième édition.*

A PARIS;

Chez { TESTU, Libraire-Imprimeur, rue Hautefeuille,
n°. 14;
BLANCHON, Libraire, rue Git-le-Cœur,
n°. 16.

1792.



LE CLUB
DES JOCKEYS,
OU PORTRAITS
DES PRINCIPAUX PERSONNAGES
DE L'ANGLETERRE.

Le Prince DE GALLES.

LES préjugés les plus absurdes et les plus tyranniques, sont ceux qui viennent de l'habitude, parce qu'ils sont plus difficiles à conquérir. L'antiquité semble consacrer l'erreur, et les hommes aiment mieux suivre les chemins rebattus que rejettent la raison et l'humanité, que de faire des efforts pour atteindre les nouvelles lumières qui émanent de la Divinité. Les devoirs attachés à ce haut rang, sont clairs et précis; et en s'en acquittant, il reçoit la plus belle récompense: La reconnoissance de la nation repaie bien une pareille action, et l'approbation de la conscience élève l'ame. Quand on les néglige,

A

la prétention que le rang croit avoir à l'attachement du public, est bien foible. L'ancien système tire vers sa fin, et nous espérons que le genre humain sera bientôt convaincu de l'absurdité et de la bassesse de rendre hommage à un homme, uniquement à cause de son rang, tandis qu'il le refuse à ceux dont les vertus et les talents devroient le lui arracher. Le clinquant des Rois n'est fait que pour en imposer au vulgaire et à l'ignorant. L'intérêt des courtisans et des favoris de la même espèce se range naturellement du même côté; mais l'être d'un esprit indépendant, le philosophe, l'homme sensible voit avec plus de discernement, et juge l'espèce humaine par les mœurs, et non pas par des causes accidentelles.

Les proverbes de Salomon et les maximes de la Rochefoucault sont également fondés sur la sagesse et la vérité. Ces phrases communes sont très-estimables sur ce sujet. Il y a un vieux proverbe français qui dit: « *Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es* ». Si cela est ainsi, que devons-nous penser de la famille royale actuelle, ou quelle est la perspective de ce pays-ci en cas d'un événement

qui ne peut manquer d'arriver? C'est avec douleur que nous apercevons une perspective affreuse; autrement ce règne-ci seroit-il supportable? — Ce règne dans lequel on a commis tous les abus qui peuvent déshonorer un bon gouvernement, — dans lequel le système de la faveur, de la corruption et de la guerre, a été porté au plus haut point, — dans lequel les prétendues vertus privées du souverain (quelqu'exemplaires qu'elles paroissent dans un état privé, deviennent nulles sur la grande échelle des affaires publiques) sont la seule compensation pour tous les maux ci-dessus, — pour cet égoïsme et cette avarice sordide qui fouillent les entrailles du peuple pour y puiser des trésors; et pour ce fardeau de taxes qui doit, un jour, le révolter ou l'écraser! On est moins sensible aux fardeaux présents, lorsque l'avenir n'offre aucun espoir d'allègement. Examinons quels sont les compagnons et les amis intimes du prince de Galles? Ce sont véritablement la lie des sociétés : des êtres, qu'un homme qui a des mœurs, ou même de la décence, ne voudroit pas fréquenter les B^{ts} — ys, Sir John, Ladde, et M. Hanger. Si un homme de

la classe la plus dépravée et la plus vile ; choisissoit sa compagnie par une espèce de sympathie naturelle, il lui seroit impossible de faire un choix plus analogue. Quand l'héritier de la couronne dont le bonheur de tant de millions d'habitans , doit , par la suite , dépendre , donne de pareils échantillons de ses goûts et de son attachement , le peuple ne peut attendre aucun soulagement de ce côté-là , et il faut qu'il pense sérieusement à ce qui le regarde. Ce tems ne manquera pas d'arriver.

On dit que l'affabilité et l'adresse de ce prince sont extrêmement engageantes : sûrement son extérieur est bien différent de ce que nous sommes accoutumés de voir dans le reste de sa famille , et il profite de ces avantages pour parvenir à ses fins. On rapporte que la dame avec laquelle il est lié , et dont la liaison doit un jour devenir un objet de discussion nationale , s'est plongée , par rapport à lui , dans les plus grands embarras pécuniaires , et nous avons lieu de croire que sa conduite envers elle n'a pas été la plus reconnoissante , la plus délicate ou la plus honorable.

Le seul guide de notre jugement dans nos

espérances futures, ne sauroit être que la ligné de conduite qu'il a jusqu'ici suivie, et que devons-nous en attendre? Quand la libéralité mal-entendue de la nation acquiesça de bon cœur à payer une somme d'argent pour acquitter certaines dettes, ce fut sous la promesse d'un engagement sous-entendu, que toutes les dépenses inutiles n'auroient plus lieu, que l'établissement seroit diminué et un plan d'économie adopté. Pour encourager cette espérance, pendant que l'affaire étoit en Parlement, on jeta de la poudre aux yeux du public. On donnoit les assurances les plus flatteuses : les chevaux de course, de carrosse et de chasse, etc. etc., furent publiquement vendus ; et il étoit impossible d'imaginer que, dans un esprit si jeune, l'hypocrisie eût pu prendre de telles racines ; mais quelle scène aperçut-on au bout de quelques mois? Le Parlement n'eut pas plutôt voté cet argent, que la décence ne fut pas même observée, que l'opinion publique fut méprisée, l'établissement des chevaux renouvelé d'une manière plus dispendieuse que jamais, le vaste champ de la dissipation et de l'extravagance aggrandi, et qu'il con-

tracta des dettes énormes, qu'il n'est ni au pouvoir de la nation ni au sien d'acquitter ; on eut aussi de violens soupçons que l'argent voté par le Parlement ne fut pas employé à l'usage auquel il étoit destiné. Si un simple particulier avoit agi de cette manière, il seroit devenu l'exécration de sa famille, et tout le monde l'auroit abandonné ; mais dans le cas devant nous, où l'exemple est dix mille fois plus contagieux, un pareil manque de foi, une ingratitude si marquée, ont à peine reçu la plus petite réprimande. Devons-nous donc être plus indulgens envers un homme dont le devoir est de respecter la faveur populaire, et d'agir de manière à la mériter, et de qui, à cause de son poste éminent, le peuple a droit d'attendre des leçons de morale et de vertu, qu'envers celui qui, en s'écartant de ses règles, ne produiroit que des effets partiels, et ne pourroit causer aucun tort à la communauté en général ? Qu'il est injuste, quelle subversion de tout principe honorable de souffrir que la dignité du rang serve de voile à la dépravation des mœurs. La protection du génie, la récompense du mérite, le soulagement du misérable, est ce que l'on

attend d'un prince magnifique; et quand il a recours à l'assistance de la nation pour liquider des dettes immenses, sans pouvoir produire un seul exemple de ce genre, pour justifier le gaspillage de l'argent public, c'est une perfidie de la part du Parlement, et non pas une libéralité pardonnable, de souscrire à sa requête. On auroit cependant grand tort d'attendre un redressement de griefs des Parlemens constitués comme ils le sont aujourd'hui. Les soi-disant représentans des communes d'Angleterre, ne sont que les créatures d'une aristocratie altière et insensible. Milord North et M. Burke peuvent faire usage de leur faux crédit pour en imposer au peuple, en lui disant que le présent mode de représentation est suffisant pour réformer tous les abus. Il peut l'être pour eux, mais la tentative de faire croire une pareille imposture à des gens sans préjugés et éclairés, est bien vaine. Le fait est, que toute réforme du gouvernement en Angleterre, comme nous l'avons vu ailleurs, doit commencer par le peuple; et la misérable farce de la royauté que jouent actuellement les marionnettes, ne le trompera pas long-tems. Le système est

erroné, et plaise à Dieu que l'exemple de la France réussisse, et qu'il puisse inspirer les Anglais. Quand le soulier fait mal, on le met de côté. Les parasites de la cour de Saint-James ou de celle de Carlton, n'importe de laquelle, sont également intéressés au succès de la pièce. C'est de-là que provient cette harmonie que l'on voit actuellement dans toutes les branches de la famille royale. Il est plaisant de voir comment les principes d'un intérêt *commun*, réunissent même ceux qui sont *désunis* par des discordes *particulières*; et comment les petits différends paroissent se perdre dans l'immensité d'intérêts plus importants. Il y a de certaines liaisons qui doivent paroître odieuses à l'orgueil germanique, et il ne sauroit jamais subsister aucune amitié réelle; mais, dans cette conjoncture, on ne consulte que l'union. La cause de la coalition entre les châteaux de Buckingham (1) et de Carlton, est pour restreindre les chefs de l'opposition et les empêcher de

(1) *Buckingham-House*, maison de la Reine à Londres, où le Roi demeure quand il est dans la capitale. *Carlton-House*, maison du prince de Galles.

déployer ces talens qu'il est infâme pour eux de tenir cachés. L'homme dont la nation a jusqu'ici regardé les qualités transcendantes avec respect et avec affection, devroit dédaigner de pareilles entraves; et puisqu'il a une fois ouvertement déclaré ses sentimens, il devroit persister jusqu'à ce qu'il les ait mis en pratique. Une pareille défiance est tout-à-fait indigne de son caractere. Maintenant que les esprits sont encore électrisés de l'ardeur héroïque qui a effectué l'ouvrage immortel de la liberté chez une nation voisine, c'est le moment favorable d'arrêter le torrent des abus, et d'encourager parmi nous un plan de réforme. Si l'on en néglige l'occasion, ni ce siècle ni la postérité n'aura sujet de se louer de son indolence. La pure sincérité de ses desirs ne méritera pas et n'obtiendra pas non plus le panégyrique de l'histoire; il tombera dans l'oubli.

Il y a long-tems que les nations sont tourmentées par les guerres étrangères et intestines. Les vils intérêts des princes cimentent la discorde; et le peuple abusé, et malheureux en souffre les conséquences. On a depuis peu fidèlement traduit en anglais les

crimes des rois de France. Les crimes des rois d'Angleterre seroient-ils moins affreux , ou l'histoire du règne actuel jetteroit-elle un jour dans les ombres , puisqu'un moment de réflexion nous rappelle que , durant cette période , on a sacrifié plus de cent mille braves gens et plus de cent millions de louis à la persévérance implacable et sanguinaire dans la guerre de l'Amérique ,—puisque les arrangemens militaires actuels dans l'Inde fondés sur la tyrannie et l'usurpation , ne nous promettent pas des événemens moins sinistres , parce que le plan en est également impolitique , barbare et injuste ? Misérable et pitoyable politique ! La guerre de l'Amérique a produit la liberté de la France , et ses conséquences seront une éternelle leçon pour les rois , tant qu'on laissera exister de pareils êtres ; mais leurs crimes en sont-ils moins horribles , à cause du bien qui est sorti de leurs desseins criminels ! Si l'on avoit prévu ce qui est arrivé , l'Amérique porteroit peut-être encore les chaînes de l'Angleterre qui n'auroit pas augmenté sa dette d'un million de louis , et la France gémiroit probablement sous le joug du plus abject esclavage.

C'est pourquoi tout considéré réjouissons-nous.

Les ennemis d'une réforme attaquent son principe par de fausses comparaisons , en jugeant de l'état actuel de la France qui n'est pas encore recouverte des blessures que lui ont faites ses enfans dénaturés, et qui est encore menacée par ces misérables émigrans qui ont l'insolente audace de mettre en concurrence les droits chimériques des princes avec les droits réels et la félicité du genre humain. Ils jugent de la condition des autres , par la tranquillité et les honneurs dont ils jouissent eux-mêmes ; mais ce n'est pas l'aisance partielle et la sûreté du riche qui devroit occuper des législateurs anglais. Il est de leur devoir d'étendre leurs vues plus loin : en proportion du luxe et du faste que l'on voit d'un côté , il existe de l'autre un degré de misère et de détresse égal ; et comme la pauvreté est la mère des crimes , il y a des deux côtés un degré égal de corruption et de perversité. M. Pitt peut donner toute son attention et tous ses soins aux finances , et se regarder , sans contredit , comme un grand financier ; mais il y a à présent d'autres ob-

jets qui demandent la vigilance et l'attention d'un ministre. M. Pitt a plutôt l'air d'un misérable commis aux douanes que du ministre d'une grande nation , et tandis qu'il emploie tous ses talens à pourvoir aux besoins momentanés des finances , dont il imagine que dépend sa continuation en place , il néglige entièrement les vastes intérêts constitutionnels du royaume. De quelque côté que se tourne le peuple , il n'a rien à espérer que de sa propre énergie et de sa vertu. Le ministère lui est contraire , le parti de l'opposition est dans un état d'apathie : l'héritier apparent du trône est lui-même occupé des poursuites les plus viles , et des plus viles sociétés , et paroît seulement craindre le moment où un fardeau , qu'il ne se sent pas propre à porter , doit tomber sur lui. Une réforme dans le gouvernement le délivreroit de ses inquiétudes , et il pourroit lui-même tromper l'attente générale. Il auroit une occasion glorieuse d'effacer toutes ses fautes ; et en encourageant volontairement et de bon cœur un pareil plan , il joueroit le plus beau et le plus grand des rôles , il seroit le premier citoyen.

Le Duc d'YORK.

IL n'y a pas de nation qui se laisse autant éblouir par la parade et le clinquant de la royauté que le peuple anglais. La France même, dans le tems de son enthousiasme pour les principes de sa monarchie et la gloire de son grand monarque, n'en a jamais montré des exemples si dégoûtans que ceux que l'on voit aujourd'hui dans ce pays-ci. Le bonheur qu'a procuré le règne actuel, auroit dû fournir de meilleures instructions ; mais il y a des gens si impénétrables à la conviction, qu'ils ne voudroient rien croire, quand même un mort ressusciteroit pour les persuader. Les basses flatteries dont la plupart de nos journaux sont remplis, déshonorent le caractère national. Ils induisent les habitans à croire que le regard, l'habillement, et les gestes mêmes de leurs princes sont pour eux des objets d'importance ; les autres, de leur côté, font de leur mieux pour soutenir l'imposture. On entend dire que la terre a été couverte d'un tapis verd, parce qu'elle n'étoit pas assez

bonne pour toucher les pieds royaux, que des dais d'Etat ont été élevés pour la réception des plus misérables inarionettes ; qui jouent dans la farce, et le tout est décrit dans nos journaux avec toute la solennité et tout le sérieux possible, pour tromper et intimider la multitude. Nous sommes cependant fort heureux de voir que la partie sage et éclairée de la nation, dont la voix doit finalement prévaloir, regarde cette pompe et cette absurdité avec tout le mépris qu'elles méritent (1).

(1) Les nombreux avantages que cette nation a obtenus depuis l'avènement au trône de Georges. III, sont trop évidens pour avoir besoin qu'on en fasse l'énumération ; mais entr'autres exemples de prospérité nationale apparente, nous ne saurions oublier nos grandes conquêtes & la gloire que nous avons acquise par la guerre de l'Amérique, — la diminution flatteuse de la dette nationale, — soulagement heureux que le peuple a éprouvé par la grande diminution d'impôts, — et sur-tout l'obligation qu'il a contractée d'être à jamais reconnoissant à cause de l'abolition totale des droits d'accise qui n'étoient pas convenables à l'esprit de la constitution qui se vantoit continuellement de sa liberté.

Tels sont les misérables artifices que l'on pratique ac-

Les exploits du prince en question , depuis son retour d'Allemagne , se sont principalement bornés à la parade dans le parc Saint-James , et au jeu de peaufine de la rue Saint-James ; il a aussi rendu de fréquentes visites aux nymphes de *Berkley-row*. Cependant le roi et la reine avoient dit de bonne heure que c'étoit l'espoir de la famille ; et un jour , dans un festin , cet espoir de la famille étant si saoul qu'il se laissa tomber sans connoissance sous la table , le prince de Galles son frère , tenant un verre au-dessus de lui , le lui versa sur la tête ; s'écriant en triomphe :

Ci gît l'espoir de la famille.

tuellement à la cour de Londres , dans le dessein de fasciner les yeux du peuple par le vain clinquant d'une nouvelle splendeur et d'une nouvelle magnificence , espérant par-là étouffer cet esprit libéral d'égalité qui domine ailleurs , et de conserver , autant que possible , le système odieux et barbare de l'aristocratie , qui n'est pas encore éteint parmi nous.

Quant aux actes privés de la charité et de la munificence royale , ils ne sont pas tout-à-fait aussi connus : c'est pourquoi cette aimable modestie qui s'efforce de les soustraire à l'admiration publique , en a plus de mérite.

Nous ne connoissons rien autre chose des talens et des vertus de ce prince, que ce que nous venons d'en rapporter; c'est pourquoy nous allons transcrire la description qu'en a faite feu M. Mirabeau, qui l'avoit rencontré, il y a quelques années sur le continent; sa lettre de Brunswick contient ce qui suit :

Le duc d'York est arrivé ici ce soir; et l'empereur n'auroit pas été traité avec plus de respect sur-tout par la duchesse sa tante. Le duc d'York, puissant chasseur, puissant buveur, rieur infatigable, sans grâces, sans contenance, sans politesse, ressent une espèce de passion pour une femme mariée à un mari jaloux qui la tourmente et la détourne d'un établissement. Il y a plusieurs versions sur son compte. On dit qu'après avoir été libertin effréné, il lui vient quelque velléité de faire son métier; pour moi, je lui trouve toute l'encolure d'un prince Allemand, doublé d'insolence anglaise, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

Le

LE DUC DE BEDFORD.

SI nous avions besoin d'autres preuves pour nous assurer que la fortune est aveugle, rien ne le confirmeroit davantage que la prostitution de ses faveurs sur ce jeune seigneur. L'avarice est le défaut de la vieillesse; quand elle domine chez les jeunes gens, elle est insupportable. Le duc de Bedford, possédant des richesses immenses, les liaisons les plus puissantes, et beaucoup d'influence dans ce pays-ci, ne tire d'autre parti de ces avantages extraordinaires qu'en satisfaisant ses vœux sordides. Insensible au devoir de son état, et ne ressentant aucun plaisir à soulager ceux qui gémissent dans l'adversité, sa seule et unique étude est d'augmenter les richesses immenses qu'il possède déjà. Il parut de bonne heure aux courses, ce qui découvrit ses inclinations naturelles. Peu semblable aux autres jeunes gens, au lieu de les suivre par amusement, il se mit de pair avec les plus vils escrocs, en tâchant de faire tourner

B

ces divertissemens à son profit. A peine sorti de l'école de Westminster, et dégagé des lisières de sa grand'mère, on auroit pu présumer que la jouissance de la liberté lui auroit agrandi les idées; mais le principe étoit inné, et dès sa tendre jeunesse il parut avoir plus d'envie d'imiter Og—n, comme un excellent calculateur des chances à Newmarket, que d'adopter les sentimens d'un homme comme il faut, qui cherche à s'amuser (1).

Nous nous ressouvenons tous de quelle manière Junius, dans sa lettre immortelle au feu duc de Bedford, en déplorant ce qu'il étoit, lui dit ce qu'il auroit pu être;

(1) Le duc de Bedford étant extrêmement jeune, trouva, à sa première apparence à Newmarket, un caractère célèbre aux courses dans ce tems-là, connu sous le nom du comte Swete. Le comte n'étoit pas alors trop à son aise; et pressant le duc de Bedford de faire un pari, celui-ci lui offrit beaucoup moins d'avantages que l'état de la course ne l'exigeoit: pas plus de cinq contre quatre; — mais le comte lui répondit malicieusement: non, Milord, les joueurs de profession parieront deux contr'un.

Nous pouvons voir par-là que ce jeune homme s'avilit de bonne heure...

renvoyons le duc actuel à cette lettre , où il trouvera une excellente leçon ; il n'est pas encore trop tard pour qu'il découvre ses erreurs , et pour qu'il corrige le plan selon lequel il a commencé. Il aura sujet d'être content de ce changement ; et , s'il le veut , il pourra encore être l'instrument de la félicité de milliers d'individus ; et devenir l'ornement et le sauveur de sa patrie , en employant judicieusement son influence , pour accélérer cette réforme dans le gouvernement , qui , tôt ou tard , ne manquera pas d'avoir lieu.

Sa seigneurie a fait le tour de l'Europe sur un système *Platonique* , avec une vieille femme galante , qui avoit autrefois été maîtresse d'un certain duc , pendant son ministère , et qui s'étoit ensuite distinguée par ses amours et ses voyages avec un autre duc , qui a depuis peu été notre ambassadeur en France. Cette dame , après avoir été entretenue par toute l'Europe , avoir éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune , est maintenant la légitime épouse d'un pair anglais. Depuis que le duc de Bedford l'a abandonnée , il s'est lié avec une autre , dont *la jeunesse , la beauté*

et les perfections sont au-dessus de tout éloge, et sont des preuves certaines de son bon goût et de son jugement. Cette liaison n'existe plus aujourd'hui, et nous croyons que le duc est à présent sans maîtresse.

M. DALTON.

Nous n'avons que très-peu de choses à dire de cet homme-là. Il s'est depuis peu fortement lié avec le duc de Bedford, son constant compagnon aux courses, et a beaucoup d'influence sur lui dans les circonstances ordinaires de la vie; il est très-sociable et fort gai, fait bien sa partie de Whist, et semble aussi attaché à ses propres intérêts, que tous ceux de sa connoissance.

LE DUC DE GRAFTON.

CE seigneur , fort d'une race impure ;
il descend d'un bâtard de Charles second.

S'il falloit d'autres monumens à la gloire
du règne actuel , on devroit se rappeler que
le duc de Grafton a autrefois été premier
ministre de ce pays-ci. Cette administration
a été condamnée à un blâme éternel , par la
plume d'un homme dont les travaux , quoique
périodiques , rendront leur auteur immortel.
Ils chassèrent ce ministre du timon des af-
faires , et le forcèrent de rentrer dans cette
obscurité dont il n'est depuis jamais sorti.
Il fut long-tems lié avec la dame dont nous
avons fait mention ; lorsqu'il craignit les effets
de l'indignation du peuple , il l'abandonna
lâchement , et sans s'en rapporter à l'ex-
périence , ayant déjà épousé une demoiselle
de moyenne vertu , de la même famille , qui
vit encore aujourd'hui ; il s'unit encore par
le mariage à une autre *belle vierge* de la maison
immaculée de Bloomsbury. Il est haut et ty-

rannique, sournois et colere ; il n'aime pas à être contrarié ; sa volonté fait toujours loi :

Quod vult, sic jubet.

Cependant il est à présent dans la plus grande nullité, et semble avoir renoncé à toute idée de la scène du monde..

Le Duc DE QUEENSBURY.

IL y a très-peu de personnes aussi connues que le duc en question. Il a long-tems brillé avec éclat dans cette capitale de plaisirs ; et même dans sa *décadence*, il est toujours attaché à ces principes épicuriens qui ont distingué sa jeunesse , quoiqu'il soit fâcheux qu'il n'offre plus actuellement qu'un exemple dégoûtant d'une extrême folie , en affectant de paroître ce qu'il est physiquement impossible qu'il soit dans la pratique.

La célèbre réplique du grand Pitt à Horace Walpole , qui l'attaquoit sur sa jeunesse ,

est bien applicable au duc de Queensbury.

M. Pitt desire « que ses folies puissent cesser » avec sa jeunesse, et qu'il ne soit pas compté » au nombre de ceux qui sont ignorans en » dépit de l'expérience. Il observe en outre » que la vieillesse est vraiment méprisable » quand elle a laissé échapper toutes les occasions qui se sont présentées sans en profiter, et que le vice paroît prévaloir, là » où les passions n'existent plus ».

Personne n'a plus d'intelligence et de bon sens que ce seigneur ; mais il ne sauroit vaincre l'habitude, qui est en lui une seconde nature ; autrement, il s'apercevrait du triste et méprisable spectacle qu'il offre aujourd'hui au public, et échapperait à ce ridicule auquel il s'expose tous les jours. Nous pouvons lui répéter ces vers d'Horace :

Lusisti fatis, edisti satis, atque bibisti.

Tempus abire tibi.

Les exploits du duc ne sont pas confinés dans le cercle de la galanterie ; sa réputation vivra éternellement dans les annales de Newmarket. Depuis sa jeunesse jusqu'à pré-

sent, quelque nombreux et expérimentés, qu'aient été ses rivaux, personne ne l'a jamais surpassé dans les mystères et les manœuvres des courses, où il est impossible de nier qu'il ne se soit pas accordé une plus grande latitude que la stricte honnêteté ne lui auroit permise ; sa longue intimité avec Richard G—ds—n, que l'on doit plutôt regarder comme un confident, que comme un domestique, ne lui fait pas d'honneur, et les richesses acquises par le palfrenier, sous les auspices du maître, donnent lieu aux soupçons.

Nous ne pouvons pas nous étendre sur la bienveillance désintéressée de sa seigneurie ; nous ne saurions dire « qu'elle ait une ame » ouverte comme le jour à la charité attendrissante (*Shakespear*) ; mais elle est toujours la première à fêter l'arrivée d'un grand prince étranger ; et quoiqu'indépendante de tout principe, elle courtise toujours la faveur royale. Dans de pareilles occasions, les sacrifices pécuniaires ne sont que des objets secondaires.

Après tout, on doit regarder le duc de Queensbury comme un grand égoïste ; toutes

ses actions ont une teinte de parade et d'ostentation, et non pas celle de la pure générosité.

Le Comte DE GROSVENOR.

EN examinant les traits de ce seigneur, nous voyons le tableau fidèle d'un esprit vicieux et sordide, et Lavater seroit grandement flatté de cette nouvelle preuve de la vérité de son système ingénieux et original. Nous découvrons également ici un autre exemple de l'absurdité et de la folie des titres héréditaires, qui étoient généralement à des gens dont les mœurs et les principes feroient honte à la plus basse classe de la société. Nous supportons l'air le plus commun, quand il est réuni à un caractère ouvert, généreux et humain ; mais quand nous n'apercevons aucune beauté morale pour compenser les difformités physiques, le tableau paroît alors affreux.

Il y a quelques personnes qui croient

dès leur naissance à la prédestination. Le docteur Dodd fut toujours pleinement persuadé qu'il seroit un jour pendu ; sort qu'il auroit pu éviter néanmoins, sans un des plus célèbres favoris du roi (1), qui ne voulut pas s'écarter des strictes règles de la justice, même en faveur de son instituteur et de son ami. Le pressentiment du docteur s'accomplit. Peut-être que ce noble pair étoit attaqué de la même maladie, et qu'il voulut épargner la peine au boureau de faire son métier, lorsqu'on le trouva pendu à York, et que malheureusement un garçon d'écurie coupa la corde.

Milord Grosvenor n'a jamais fait une action généreuse en sa vie, et ne s'est conduit qu'une seule fois avec justice, c'est quand il se voulut pendre ; car s'il avoit réussi, on auroit regardé cela comme un acte de la justice la plus exemplaire. Il a survécu à latentative, et le destin n'a pas encore déterminé son sort.

Il paroît actuellement avoir repris ses esprits, et il suit, avec persévérance, le

(1) Milord Chesterfield.

même plan de débauche crapuleuse qu'il avoit adopté dans sa jeunesse ; avec cette différence seulement , que , comme ses moyens sont sur le déclin , ses vices , s'il est possible , sont plus dégoûtans et plus dégénérés.

Milord B—g—e.

EST fils du seigneur ci-devant mentionné ; et commença une carrière brillante par le développement soudain des ses talens *extraordinaires* , comme homme de lettres , comme orateur et comme homme d'Etat. Les juges les plus capables l'ont déjà déclaré versé dans la langue grecque , et un savant profond ; son éloquence est de ce genre *particulier* , qui doit exciter l'admiration , et son habileté comme homme d'Etat , quoiqu'encore naissante , ne laisse aucun doute de ce qu'elle sera dans sa maturité. Il est cependant à desirer que ce jeune homme , qui promet d'ajouter un jour un nouveau lustre à la pairie anglaise , et qui s'est montré si versé dans les

langues mortes, voulut condescendre à étudier un peu plus les langues vivantes, particulièrement la sienne. Les échantillons qu'il nous en a donnés dans ses beaux essais d'éloquence, dont il a jusqu'ici entretenu et instruit la chambre des communes, ne manquent que dans ce point, et il y a des gens assez ennuyeux pour exiger dans les discours du parlement, une connoissance-pratique de la grammaire.

A tous autres égards, sa manière de parler est si naturelle, les grâces de sa personne si charmantes, que la chambre en général, qui, (je ne sais pour quelle raison) est trop souvent déserte dans ces occasions-là, et les dames en particulier, quand elles honorent les galeries de leur présence, déclarent qu'il est absolument irrésistible.

Le soutien que donne sa seigneurie au ministère actuel, ajoute de nouveaux lauriers au triomphe de M. Pitt, et on doit certainement attendre de grandes choses de milord B—lg—e, qui réunit les *vertus* de ses père et mère.

Le vieux RICHARD VERNON.

CE vétéran est le seul qui reste de la vieille bande de Bloomsbury. La plupart des autres ont passé le Styx ; et s'il y a des récompenses et des punitions dans une vie future , il a de justes raisons de craindre pour lui et pour ses amis.

M. Vernon commença sa carrière par une commission de guidon dans les gardes ; il montra sur-le-champ un violent penchant pour le jeu ; science néanmoins dans laquelle il a plutôt montré les connoissances et la prudence d'un joueur de profession , que l'ardeur et la passion d'un amateur. Il ne tarda pas à être initié dans les secrets des courses , et il avoit de très-bonne heure atteint le faite de l'art. Par un bonheur extraordinaire , et par des précautions bien prises , il s'est fait une fortune de 2,400,000 liv. Quoique , dans l'origine , il ne possédât pas plus de 72,000 l. Au milieu des dissipations , il a toujours conservé un système d'économie , qui approche

de l'avarice. L'amour de l'argent l'emporte souvent au-delà des bornes de la décence , et il est très-connu pour nier des paris, quand la course est décidée contre lui. Une régularité constante et une attention suivie à ses propres affaires ont toujours marqué sa conduite pendant toute sa vie.

Sa conversation est peu correcte et même grossière; mais il possède d'autres avantages qui l'ont rendu capable de parcourir sa carrière avec succès. La prudence et le gros bon sens sont les qualités qui ont soutenu M. Vernon. Il a une fort belle maison à Newmarket; mais il n'est pas fort renommé pour son hospitalité. Il est fort attaché aux plaisirs du jardinage , et il a un superbe jardin. N'étant plus en parlement , il réside à présent toujours à la campagne , où il est probablement retenu par ses liaisons avec une dame , qui étoit autrefois une beauté célèbre chez la fameuse Charlotte H—es , maintenant madame O'kelly , veuve du feu comte O'kelly. La conduite de cette dame a certainement été fort exemplaire depuis qu'elle réside à Newmarket; et il n'est pas douteux que son amant ne l'oubliera pas dans son testa-

ment (1). M. Vernon est maintenant fort vieux, mais il conserve toutes ses facultés, et il est encore regardé comme l'oracle de Newmarket.

Le Général SMITH.

CE caractère éminent, pour me servir d'une phrase triviale, étoit sorti de pauvres, mais honnêtes parens, dans le marché Saint-James où ils étoient marchands de fromage en détail ; et il existe encore des individus qui se rappellent d'avoir vu notre général actuel porter des fromages sur sa tête aux pratiques de son père.

L'orgueil et l'insolence sont les qualités

(1) On raconte un exemple remarquable de la simplicité de Polly V—r—n. Étant un jour dans la compagnie du feu Lord Littleton, chez M. H—R—es. Ce seigneur, qui étoit fort enclin à blasphémer, lui demanda si elle connoissoit un nommé Jésus-Christ ; elle répliqua avec toute la naïveté possible, qu'elle étoit surprise de l'impérence (voulant dire impertinence) de sa seigneurie, qu'elle n'avoit jamais connu d'étrangers.

dominantes de ce débauché parvenu ; et elles sont maintenant portées à un tel excès, qu'elles le rendent absolument ridicule.

Il passa fort jeune dans les Indes orientales, où il amassa des richesses prodigieuses ; on dit qu'après différentes vicissitudes, il les perdit au jeu, et nous croyons qu'il est maintenant fort pauvre ; de sorte que s'il ne peut pas dire avec Macheath, que la granderoute lui a rendu justice, il peut au moins s'écrier avec ce héros que le jeu a causé sa ruine.

Le général est aussi politique et patriote ; et l'histoire nous fournit un exemple mémorable de son patriotisme, puisqu'il fut une fois atteint et convaincu d'avoir employé la corruption dans une élection, condamné à l'amende et à un an de prison dans King's-bench ; il a aussi paru sur la scène, au théâtre de M. Foot, dans le marché au foin, dans le rôle de *sir* Mathew Mite.

Comme le général tiroit toute son importance de son argent, maintenant qu'il l'a perdu, il est retombé dans sa première nullité.

Le jeune Général.

EST fils du personnage ci-dessus mentionné, et son apparence annonce son origine ; il surpasse toutes les folies et tous les vices de son pere ; et il est impossible d'en dire davantage, puisque cela est le *nec plus ultra* de l'absurdité et de l'extravagance.

Sir FRANCIS MOLINEUX.

EN contemplant les traits expressifs, la figure majestueuse de ce valeureux chevalier, notre imagination se reporte involontairement au tems de la chevalerie. Véritablement son génie étoit plus propre à briller dans ces siècles héroïques, que fait pour le système misérable et dégénéré des tems présents. Comme son grand coadjuteur M. Burke, il est affligé que le siècle de la chevalerie soit passé ; comme lui, il s'est long-tems efforcé par

l'instruction et par l'exemple de faire revivre ce système dans sa province particulière. Vauxhall et Ranelagh ont été le théâtre de ses merveilleux exploits en galanterie. Combien de donzelles affligées n'a-t-il pas délivré dans ces cercles ; cependant , quelque étrange que cela paroisse , sa prouesse n'a pas encore été récompensée. Toutes les années qui ont révolu sur sa tête et l'ont rendue vénérablement grise , ne lui ont laissé à regretter que les efforts inefficaces de sa constance sans pareille. Aucune tendre vierge , aucune aimable veuve avec 50 ou 100,000 louis , et il a offert sa main et son cœur à bien des milliers , n'a paru portée à récompenser sa fidélité et sa constance. On ne pouvoit pas nier son mérite ; mais ses offres furent constamment rejetées. Aveugle au vrai mérite , son propre sexe ne l'a pas traité avec moins d'ingratitude. Ce fut pour lui que le mot *bore* fut d'abord mis en usage ; ce fut lui qui contribua principalement à donner du cours à ce mot , et il a long-tems été considéré comme le chef de ce nombreux corps de citoyens. C'est à la candeur à décider si c'est avec justice. Il y a de grands préjugés contre lui ; car il

parle beaucoup, et quoique sa conversation tourne toujours sur le sujet le plus intéressant—lui-même, il n'a cependant jamais plus d'un seul auditeur.

Les exploits du chevalier ne se bornent pas à la capitale ; admirateur des jeux olympiques de l'antiquité, les plaines d'York et de Newmarket ont pour lui des attrait. Là, à la vérité, sa sphère est plus resserrée ; là, il agit plutôt dans un rang secondaire, que comme principal ; mais là ses services sont plus *honorablement* et plus justement récompensés (1), quoique dévoué aux intérêts de ses amis, il ne les fait pas servir à ses propres fins ; si la place de notre héros, comme huissier de la chambre des pairs, est

(1) La philanthropie du Chevalier n'a pas de bornes ; car quoiqu'il soit fort strict sur le respect dû à son rang et à sa dignité, cependant il oublie souvent toute considération de cette nature pour servir ses amis. Son emploi à Newmarket est de faire des paris pour les autres ; et la seule récompense qu'il tire de ce service éminent, c'est que, quand la course est regardée comme certaine (pour me servir d'une expression technique) et qu'il y a quatre ou cinq contr'un à parier, celui qui l'emploie lui permet de faire un pari égal de quelques guinées avec lui pour le cheval favori.

à vie , et rapporte 2500 louis par an ; et si outre cela il possède un autre revenu indépendant , néanmoins la fortune ne l'a pas traité selon son mérite. Il n'a jamais tourné le dos à un ami dans l'adversité , dont il avoit courtisé la faveur dans la prospérité. Son cœur et sa bourse sont toujours ouverts aux malheureux , et il faut espérer qu'il sera un jour élevé à une situation qui le récompensera fort amplement.

SIR HENRY FEATHERSTON.

IL ne faut pas toujours juger sur les premières apparences. La règle n'est pas infail-
libile , quoiqu'elle soit généralement juste ,
et par rapport au personnage maintenant
devant nous , l'exception ne sauroit avoir lieu ;
sa personne , sa voix et ses manières sont
superlativement efféminées et dégoûtantes ,
et nous ne lui connoissons aucune bonne qua-
lité pour effacer les préjugés que son exté-
rieur inspire. On ne peut pas accorder du
mérite à un caractere négatif , ni des éloges
à un homme qui ne fait jamais ni bien ni
mal. Dans un terrain si aride , les produc-
tions doivent être rares ; c'est pourquoi nous
quittons le sujet , parce qu'il ne sauroit ad-
mettre une plus grande discussion.

Le Comte DE CLERMONT.

ON voit ici un vétéran endurci dans toutes les espèces d'iniquités et incorrigible, sourd aux avis du tems, et ignorant en dépit de l'expérience ; il continue d'exposer ses vices au monde avec un front d'airain. On dit que la vertu porte avec soi sa récompense, et nous sommes convaincus que pour un esprit généreux, la satisfaction intérieure de faire son devoir est supérieure à tout ce qu'il pourroit recevoir d'ailleurs ; mais pendant ce pieux règne, comment la faveur et les dignités ont-elles été prostituées ? Le personnage ci-dessus a, dans l'espace de quelques années, passé par trois différens degrés de noblesse, jusqu'à ce que nous le vîmes enfin pair d'Irlande. S'il n'y avoit pas d'autre exemple de ce genre pour exciter des dégoûts, certainement celui-ci devoit nous faire détester l'absurdité barbare de pareilles distinctions, lorsqu'elles sont accordées au plus vil de l'espèce humaine. Approchant de sa quatre-

vingtième année, ce parasite aux cheveux gris, ce mignon de la cour, se fait encore remarquer par ses débauches; et, à sa mort, il ne laissera le souvenir d'aucune vertu, pour expier en quelque sorte le poids d'infamie sous lequel il succombe. Ce seigneur a une pension sur la liste civile du prince de Galles, et est un des brillans ornemens de sa cour.

Milord FOWLEY.

AUTRE ornement de la noblesse. Il commença de bonne heure sur le vaste théâtre de cette métropole, quand la crédulité étoit grande, et quand tout spéculateur étoit la dupe de toutes les fraudes. Les Juifs et les Gentils étoient indifférens à M. Fowley. Aucune proposition, quelque exorbitante qu'elle fût, n'éprouvoit de résistance de sa part. Signer, sceller et donner étoient l'issue finale de tout traité pécuniaire. Son père mourut, et le contenu inattendu de son tes-

tament réduisit les juifs au désespoir, et tira son honorable successeur de son embarras. — On doit cependant en quelque sorte à ce noble personnage la destruction de ce genre d'annuité. Un pareil exemple fit proposer un bill au Parlement, qui passa, et qui abolit en grande partie ce mal, et le Lord Fowley actuel possède maintenant un revenu net de 96000 liv. avec deux belles maisons, et se moque de ses créanciers; il se met à l'abri de la prison, à l'ombre de sa pairie, et contracte de nouvelles dettes, quand l'occasion s'en présente, sans avoir jamais la moindre idée de payer; à la bourse les Juifs tremblent encore au nom de Fowley; à Newmarket ce nom a perdu son premier crédit, et les joueurs crient *couvrez*, avant que sa seigneurie ait fini ses paris.

M. CHARLES WYNDHAM.

QU'IL y a bien peu de gens en état de porter un jugement sur les autres. Parmi ses compagnons , M. Wyndham passe pour un fort habile garçon , et comme la société dans laquelle il vit est considérée comme l'étendard de l'infailibilité, les dames ont nécessairement adopté cette opinion, et il est également leur favori. Il n'y a pas d'appel de leur décision ; mais ce n'est pas une hérésie de ne pas être du même avis que les autres ; sous l'air le plus vide et le plus imbécille, il peut avoir des charmes *cachés*, dans le cas de plaire au beau sexe ; mais nous ne saurions apercevoir en lui aucune qualité qui doive prévaloir avec les hommes. Nous avons toujours cru que ce que l'on appelle bon naturel est la plus belle qualité qu'un homme puisse avoir en société ; mais il ne la possède pas ; ses manières sont dures et grossières ; dans sa conversation , il prend généralement le côté scandaleux de la question ; malgré les plus strictes observations, nous

n'avons jamais pu remarquer en lui un seul trait qui fût à sa louange.

Le Comte d'ÉGREMONT.

L'INSIPIDITÉ et l'ennui sont les marques caractéristiques de ce seigneur. Il est tellement inquiet et turbulent que rien ne peut fixer son attention pendant dix minutes. Quand on le voit un instant au spectacle, il dispaeroit le moment d'ensuite, et madame Siddons même ne seroit pas capable de l'arrêter. Possesseur d'un revenu immense, il est toujours mécontent, et mal à son aise ; mais on doit lui rendre justice , il passe pour charitable et bienfaisant ; au moins si on le compare avec les autres de son espèce.

Ses liaisons avec une femme célèbre du bon ton, et les services qu'il a rendus à sa famille ont pendant long-tems fourni matière à la chronique scandaleuse, quoique cette dame soit trop avancée en âge, pour avoir

sur lui quelque influence par le moyen de ses charmes personnels.

Sa seigneurie paroît maintenant dévouée, sinon aux plaisirs, au moins aux excès de la table; c'est-là qu'elle place toutes ses délices: de sorte qu'avec toutes ses richesses et tous ses avantages, c'est, selon nous, un sujet plus digne de pitié que d'envie.

GEORGE HANGÉR.

COMMENT est-il possible de décrire le caractère original de ce personnage extraordinaire? Nous ne ferions cependant pas mention de ses originalités, si d'un autre côté nous apercevions qu'il possède quelque bonne qualité.

Il y a des gens qui affectent d'être savans et qui sont extrêmement ignorans; mais il est rare qu'un homme extrêmement sot affecte encore la folie. Le personnage dont il s'agit est parfaitement bien calqué pour avoir

joué un grand rôle à la cour, lorsque c'étoit la coutume d'y entretenir des fous.

Il n'ouvre presque jamais la bouche que pour amuser la compagnie de quelque relation de ses propres sottises ; il pourroit vraiment s'en épargner la peine , parce que tout le monde sait qu'il n'est pas capable d'autre chose.

Quoiqu'il affecte un air d'indifférence , c'est cependant un petit maître du premier ordre , et il nous fait ressouvenir du fat Clincher dans ses beaux habits. Il a depuis peu été *honorablement* employé par la compagnie des Indes , à lever des recrues pour son service , et, pour récompense de son mérite, obtenu une place dans la maison du prince avec qui il a le bonheur d'être très-lié.

Le Colonel FITZ-PATRICK.

Si le caractère général du colonel Fitz-Patrick alloit de pair avec ses facultés intellectuelles, ce seroit vraiment l'*oiseau d'Arabie*, et il laisseroit ses concurrens bien loin derrière lui ; mais, hélas ! nous sommes obligés d'avouer que s'il y a en lui beaucoup à louer, il y a encore plus à blâmer, et que la balance pencheroit du mauvais côté.

Nous ne devons pas souffrir que le grand nombre de ses qualités engageantes trompe notre jugement, ou triomphe de cette stricte impartialité, qui fait la base de cet ouvrage, dont le but avoué est d'offrir un miroir de vérité, en exposant la folie et les vices de ceux que le public, à cause de leur rang supérieur et de leur éducation, regarde mal-à-propos comme les oracles de ce qui est bon, et dont l'exemple a une influence irrésistible sur le goût et les mœurs du siècle.

Il réunit tous les charmes de la conversation, le brillant de l'esprit, et les talens agréables de la table et de la société. Les in-

cidens qui agitent et tourmentent l'esprit des autres hommes, ne l'affectent pas. Au jeu, où les passions humaines paroissent généralement sous les couleurs les plus hideuses, au milieu de toutes les vexations du malheur, il conserve toujours sa sérénité naturelle. Bien plus, il montre souvent tant de philosophie dans ces circonstances, qu'il fait de sa mauvaise fortune une matière de plaisanterie. Son indifférence à payer ses pertes pourroit peut-être servir de raison pour cette fermeté stoïque; mais tout bien considéré, il faut convenir que, dans ce cas-là, il offre un rare exemple d'égalité de caractère, et de bon sens.

Pendant le ministère de Milord Rockingham, il obtint la place de secrétaire pour l'Irlande, auprès du Duc de Portland, par l'influence de son ami M. Fox. Dans cette capacité, il ne fit paroître aucuns talens supérieurs. Après la mort du marquis de Rockingham, le duc et lui retournèrent dans l'état privé; et quand la coalition eut lieu, par la même influence et la constante protection de M. Fox, il fut nommé secrétaire de la guerre; mais les talens du colonel ne paroissent pas

propres aux affaires : même dans la chambre des communes , quoique personne ne parle avec plus de facilité , et n'ait un génie plus fertile que lui , il n'a encore donné aucun échantillon d'éloquence , de jugement ou d'habileté , quelque fréquens qu'aient été ses efforts pour y parvenir. Comme homme d'Etat et comme orateur , il a grandement trompé l'attente de ses amis et de ses connaissances , qui espéroient des merveilles de sa part à cause de ses rares talens dans une autre sphère ; mais la perfection en tous genres est le lot de bien peu d'individus.

Après avoir reconnu son mérite , il faut à présent détourner les yeux du bon côté de ce personnage , pour examiner celui qui paroît plus obscur et plus ombré.

Il est tout-à-fait étranger aux principes de morale. Aucun sentiment de devoir , ou aucun attachement à ses obligations n'a jamais pu diriger sa conduite. L'exactitude et la fidélité à ses engagemens paroissent au-dessous de son attention ; c'est pourquoi son crédit est généralement mauvais ; il est également perdu de réputation chez les Juifs et chez les Gentils , chez les marchands de Londres et

chez les joueurs de Newmarket. Quand un homme paye autant qu'il peut, il mérite quelques éloges ; mais quelque changement que le colonel ait éprouvé dans ses finances, son aversion pour payer a toujours été invariable ; il n'a jamais montré la moindre inclination d'acquitter ses — ou ses dettes *d'honneur*. Quand cela lui est arrivé, c'est qu'il y a été forcé, mais il ne l'a jamais fait de son plein gré.

Libertin par principe, il est plus sensuel dans ses plaisirs que la délicatesse ne nous permet de le découvrir ; c'est pourquoi nous jetons un voile sur cette partie de sa vie.

Il vécut pendant plusieurs années avec une célèbre courtisane, qui passoit dans le public pour sa maîtresse. La protection d'un homme du bon ton est fort avantageuse aux dames de cette espèce, et plusieurs honnêtes citoyens en furent les dupes, s'imaginant avoir un intrigue avec la protégée du colonel Fitz-Patrick, ignorant que l'amant *généreux et désintéressé* donnoit les mains à l'infidélité de la belle. La maison de madame V — n, siège des plaisirs de sa jeunesse, fut encore le rendez-vous des jouissances plus profitables d'un âge plus mûr. La vénérable

abbesse

abbesse faisoit tous ses efforts pour servir les intérêts de son amie ; et les Juifs et les Chrétiens vinrent indistinctement apporter leur tribut , pour entretenir la vanité , et remplir la bourse de la belle infidelle. Nous ne savons pas si cet attachement continue toujours ; mais nous avons appris depuis peu que la dame a des liaisons intimes avec un jeune homme nommé A—ir, et que le colonel est retiré à la campagne. Nous nous imaginons que l'amorce lucrative du Pharaon l'attirera bientôt à Londres ; et il faut espérer , en cas qu'il soit heureux comme à l'ordinaire , qu'il désarmera la colère de ses créanciers , en remplissant ses engagemens , ce qu'il auroit pu faire il y a long-tems , s'il y avoit été enclin.

plorer son inconstance. Avant cette liaison, pendant sa résidence à Cambridge, il avoit eu un attachement pour une courtisane du voisinage, dont il eut un fils, qui vit encore, qui, à ce que nous croyons, jouit de quelque bénéfice simple, dans le duché de Cornwall, en vertu du crédit de son pere auprès du prince de Galles.

Ce personnage ne le cède guère au colonel Fitz-Patrick dans toutes les qualités sociales faites pour captiver l'admiration; mais il ne mérite ni éloge ni estime. Comme lui, son génie n'est calqué que pour les cercles de plaisirs, et, comme lui, quoiqu'il ait un front d'airain, il n'a jamais donné aucune preuve de talens dans l'enceinte de la chapelle de Saint-Stephens, où son silence le fait regarder comme un zero.

Pendant tout le tems qu'il fut membre du Parlement, nous ne nous rappelons pas qu'il ait énoncé son opinion dans aucune discussion, malgré les espérances flatteuses que la réputation de ses talens avoit fait concevoir; et comme il n'existoit pas chez lui de mauvaise honte pour empêcher ses succès, nous ne savons à quoi attribuer son

manque d'ambition pour ce genre d'es-
crime ; car en réussissant , il auroit ajouté
un grand lustre à sa réputation.

M. Hare eut bientôt dissipé le bien de
sa femme , et s'est toujours depuis entretenu
dans une situation brillante par les fonds qu'il
a dans une banque de Pharaon , et par
ses connoissances , et son adresse dans tous
les genres de jeu.

Nous ne saurions nous empêcher de dé-
plorer encore une fois que tant de dons de
la nature soient si mal employés , parce que
leur éclat attire nécessairement l'attention du
peuple , et que cela , joint à l'influence de
la mode , encourage toutes les turpitudes
morales.

Ce personnage a vécu pendant plusieurs
années avec la sœur d'un chevalier du bain ,
qui n'étoit remarquable que par une vaste
étoile , qui étoit l'ornement constant de son
élégante personne.

M. SHERIDAN.

EN parcourant le vaste champ de la nature humaine, nous sommes forcés de déplorer qu'il se trouve si rarement une réunion de génie, de talens, et de bonnes mœurs.

En donnant l'esquisse du colonel Fitz-Patrick, nous n'avions pas alors ce personnage présent à la pensée, à qui il faut nécessairement accorder la palme du génie.

Considéré comme homme d'Etat, comme orateur, ou comme administrateur, il est également digne de notre admiration.

Un homme si universel, qu'il semble être l'építome de tout le genre humain (1). La même lune le voit tour-à-tour homme d'Etat, poète, ménétrier et bouffon; son éloquence tient en suspens les sénats étonnés, et le club le déclare le Dieu de la plaisanterie (2).

(1) Dryden.

(2) Pope.

Quoique choisi membre du Parlement, avec tous les désavantages et les préjugés contre lui, sans liaisons, sans amis, il surmonta toutes les difficultés, et, à force de talens, captiva l'attention et l'admiration de tous ceux qui l'entendirent; son extrême pénétration lui fit bientôt acquérir les usages du Parlement; et toute question politique lui devint également familière.

Sur les sujets même qu'on le croiroit le plus ignorer, à cause de son éducation et de ses habitudes, il déploie des connoissances supérieures, et le chancelier de l'échiquier ne propose jamais un impôt, sans sentir les traits de cette satire mordante et de cette clarté de diction, qui ne manque pas de mettre sous le point de vue le plus frappant ses erreurs en finances, et la fausseté de ses calculs.

Pour preuve de ses talens oratoires, nous n'avons qu'à nous rappeler sa harangue contre le grand criminel de l'Inde, qui, malgré son extrême longueur, ne permit jamais à l'attention de ses auditeurs de se ralentir, et qui anima même la léthar-

gie (1). Si Cicéron, par la force de son éloquence, excita l'indignation du peuple romain contre l'infâme Verres, M. Shéridan n'eut pas moins de succès contre Hastings, par une harangue, dont rien n'approche (2).

En le considérant comme auteur, sans nous arrêter sur la beauté et le naturel de ses moindres ouvrages, nous remarquerons seulement que sa monodie sur la mort de Garrick, est aussi parfaite qu'aucun écrit de ce genre, et que ses pièces de théâtre sont des chefs-d'œuvre dramatiques.

Dans sa première profession, comme directeur du théâtre de Drury-lane, son bon sens et sa politesse servirent beaucoup à contre-carrer le système étroit, et l'avarice de sa belle-mère; et les succès qui en ont jusqu'ici été les conséquences démontrent la justesse de ses spéculations théâtrales. Il n'est pas vraiment naturel de supposer qu'un homme

(1) Voyez le procès d'Hastings, seconde partie.

(2) Nous avons remarqué dans les dernières sessions du Parlement que M. Sheridan ne paroît plus inspiré de la même ardeur et du même enthousiasme, et il circule des bruits scandaleux, que nous espérons lui voir réfuter par la suite de sa conduite.

doué de tant de talens puisse manquer de succès dans toutes les entreprises où il trouve qu'il est de son intérêt d'employer son travail et son habileté. •

Malgré les occupations immenses de cet homme célèbre , il s'en faut bien qu'il soit entièrement dévoué aux affaires. Il marche au moins *passibus æquis* dans la carrière des plaisirs. Dans la poursuite des jouissances voluptueuses , quoique son visage et sa personne soient fort défigurés et boursoufflés par ses orgies nocturnes et ses sacrifices à Bacchus , son adresse et son esprit surmontent toutes les difficultés physiques ; et ses amours ne sont pas de ce genre bas , que la plupart de ses amis cultivent avec tant d'ardeur. . .

Admis dans les plus hauts cercles des personnes du bon ton , il ne lui est pas difficile de tirer le meilleur parti de ses talens supérieurs. C'est-là que la luxure et la débauche dominent autant que dans les basniog de Drury et de Whitechapel , la seule différence consistant dans le raffinement artificiel et dans l'hypocrisie qui les couvre. Nous avons vu le beau côté de M. Sheridan , et *ho ! si sic omnia* ; mais la justice et la vérité demandent notre

obéissance , il faut donc montrer l'autre côté.

Dans la vie privée , ce personnage n'est pas si heureux ; des jalousies mutuelles et des querelles domestiques empoisonnent la source de cette liaison , qui pourroit sans cela accorder toute la félicité possible. Quand il se trouve tant de talens et tant de perfections des deux côtés , s'ils ne sont pas contrebalancés par un singulier esprit de contradiction , l'état du mariage doit nécessairement assurer le bonheur ; mais peu de gens connoissent les bases de leur véritable bonheur ; et c'est ce qui leur fait négliger leurs intérêts les plus solides.

Dans ses affaires ordinaires , il est négligent et sans principes , sans égards pour les souffrances des autres ; il ne connoît pas l'exactitude ; et ne s'embarrasse aucunement des vexations qu'il occasionne à ceux qui ont les plus justes réclamations sur lui ; il sacrifie tous les devoirs plutôt que de se soumettre au plus léger inconvénient ; mauvais payeur , plusieurs misérables artisans le maudissent , et ce qui aggrave ses torts , c'est que nous avons raison de croire que l'état de ses

finances est beaucoup meilleur qu'il ne veut le faire croire. Aucun principe d'honneur ou de conscience ne le retient, quand il est contraire à ce qu'il croit son intérêt, et c'est à lui que l'on impute la malheureuse situation de son associé le docteur F—d. Sous un point de vue moral, nous sommes dans la nécessité d'improver fortement ce personnage ; mais il jouit d'une grande célébrité, et a des talens bien supérieurs, et le public peut espérer quelque chose de sa droiture politique. Nous ne voulons donc pas l'irriter en sondant trop profondément ses fautes, et il peut les expier toutes, en déployant ses divers talens pour effectuer dans ce pays-ci une réforme capable d'établir sa félicité et sa gloire. On dit qu'il jouit de la confiance d'un grand prince, et quoique des habitudes différentes puissent empêcher une grande intimité dans la correspondance de la vie, nous espérons néanmoins qu'il ne laissera échapper aucune occasion d'inspirer à la personne en question ces principes populaires qu'il a lui-même avoués. Le jour propice pourra arriver, où il sera en son pouvoir de mettre en pratique un système superbe et régulier.

M. Shéridan n'a jusqu'ici montré aucune inconstance dans ses principes politiques ; ce fut un de ceux qui se soumirent à la coalition, mais qui ne l'approuvèrent pas. Il a uniformément et ardemment soutenu les droits du peuple ; et comme il n'a point d'égal en fait de jugement , de connoissances , et d'expérience , on doit s'attendre qu'il en tirera le plus de parti, en les faisant servir au bien-être d'une nation dont il reçoit tant d'avantages , et il seroit infâme qu'il s'écartât de son devoir , et qu'il compromît les intérêts les plus chers d'une nation , pour flatter les passions , ou entretenir les préjugés d'un prince. Il est à présumer que M. Shéridan agira d'une manière plus digne de son grand génie, qu'il sera animé de motifs plus nobles et plus généreux, et que , quels que soient ses foibles, dédaignant l'ignoble sentier de la bassesse qu'a jusqu'ici suivi la horde vénale des favoris, il donnera un exemple nouveau et frappant , en excitant la pratique de la vertu publique , dont le souvenir sera pour lui une source inépuisable de satisfaction et de délices , et d'honneur et de gloire pour son ami. Par-là , il sera adoré pendant sa vie , et son

nom sera enregistré dans le livre d'immortalité, parmi les patriotes les plus célèbres et les bienfaiteurs du genre humain.

M. F o x.

L'ESPRIT de M. Fox fut formé lorsque la nature étoit dans sa meilleure humeur. Dans toutes les vicissitudes de la fortune, il a toujours conservé un calme et une modération qui lui a procuré l'estime universelle. Facile à appaiser dans ses inimitiés, il est impossible de trouver un ami plus sincère et plus zélé que lui, et il est certainement plus redevable à ses qualités sociales, de la popularité dont il jouit qu'à la confiance que l'on a en sa constance ou en ses talens. Sa vie publique a produit des événemens si connus et si mémorables qu'il seroit inutile d'en faire ici un détail minutieux. Son caractère ouvert et sans malice, l'a souvent rendu dupe des artifices des autres, et une trop grande facilité l'a

exposé à des difficultés dont il ne pourroit jamais se tirer quand même il vivroit aussi long-tems que les anciens patriarches.

M. Fox étoit l'enfant favori d'un père partial et indulgent, qui, le déclara de très-bonne heure un prodige de génie et d'érudition. Il doit à ses tendres soins tous les avantages qui dérivent d'une éducation raffinée et bien soignée, et quand on a pris tant de peine à la culture d'une jeune plante qui promettoit tant, il est naturel de s'attendre, qu'un jour ou l'autre, elle doit parvenir à un certain degré de perfection; cependant, il doit beaucoup de sa réputation au préjugé inspiré par une opinion qui provenoit d'une autorité si prépondérante. La plupart des hommes sont incapables de juger les autres, et adoptent fort souvent une opinion sur un rapport mal fondé, et qui n'a d'autre sanction que la partialité et les préjugés des autres. M. Fox a néanmoins l'opinion du peuple et sa popularité devroit l'engager à lui en témoigner sa reconnoissance, en faisant les plus grands efforts pour sa cause. Nous désavouons toute personnalité, et nous fai-

sons profession de respecter une monarchie limitée ; mais dans tous les gouvernemens monarchiques, jusqu'au tems de la glorieuse et heureuse révolution de France, l'influence de la couronne étoit énorme et servoit constamment aux abus les plus vexatoires. Les rois, depuis leur premier établissement ont, en général, été si méchans et si tyranniques, que régicides et tyrannicides, sont des termes presque synonymes. Il peut y avoir quelques exceptions ; et si le fanatique qui assassina Henri IV, nous frappe d'horreur, le malheureux qui éprouva ensuite mille supplices, pour un attentat sans succès contre la vie de ce despote débauché et insensible, Louis XV, nous cause des émotions bien différentes. La vie du plus pauvre individu, est aussi précieuse et sacrée que celle d'un monarque sur son trône, qui n'est estimable qu'autant qu'il procure la liberté et le bonheur à une nation. Lorsque sa vie ne produit aucun avantage national, sa mort ne peut pas être regardée comme un malheur national. Il convient donc à M. Fox, de s'éveiller de sa léthargie et d'user de toute son *influence* pour réduire cette in-

fluence énorme qui est encore attachée à la couronne de la grande Bretagne.

Il fut élevé pour la chambre des communes, et s'il a acquis une espèce d'adresse mécanique, dans la direction d'une discussion, ou à saisir le plus heureux moment de faire tourner à son avantage la plus petite erreur de son adversaire, il faut cependant convenir qu'en fait de génie et de connoissances, il est aussi inférieur à la personne dont nous venons de donner l'esquisse qu'il la surpasse dans toutes les qualités qui concilient l'estime et l'affection. Que l'on n'infère pas de ce que nous avons dit que nous voulons déprécier ses talens, qui, quoique trop appréciés, sont sans doute éminens. Il sera toujours très-utile et très-brillant comme un des chefs de l'opposition; mais les pouvoirs de son esprit ne sont pas assez étendus; il est trop indolent pour la constitution et trop adonné à ses plaisirs pour être jamais capable d'administrer le gouvernement d'un grand empire avec gloire ou avec avantage.

Pour le voir sous le point de vue le plus favorable, il faut l'examiner dans les mo-

mens où il est en société. Une douceur extraordinaire ; des manières simples et sans affectation , et une libéralité d'esprit et de sentiment dont il n'y a guère d'exemple ; ont fait naître un degré d'enthousiasme en sa faveur dans le cercle étendu de ses nombreuses connoissances. Dans la conversation , s'il ne déploie pas tant de saillies d'esprit et s'il ne dit pas autant de choses plaisantes que le colonel , ce n'est pas parce qu'il est moins amusant , mais parce qu'il est plus silencieux et plus réservé. Etant plus taciturne , il ne se dépouille pas si souvent de la dignité que l'admiration populaire a attachée à son caractère ; mais quand il donne un libre cours à ses facultés récréatives , personne n'inspire plus de gaieté et de bonne humeur que lui.

Ardent dans toutes les poursuites , il n'est pas moins inquiet de l'événement d'une course de chevaux , que jaloux d'un rival en politique. Au milieu de tous les mouvemens et de toutes les intrigues politiques , les charmes de l'ambition n'ont pas seuls occupé son attention.

Un esprit , constitué comme le sien devoit être

Être sujet à toutes les aimables foiblesses de l'humanité. De-là vient cette grande dévotion pour le beau sexe, et il faut avouer que ses choix n'ont pas toujours été des plus élégans ni des plus raffinés. Nous avons encore présens à l'esprit des exemples où il est resté des heures entières exposé à tous les inconvéniens du mauvais tems, à la porte d'une fameuse courtisane, qui étoit toujours ouverte au plus offrant, qui profitoit de sa détresse et qui n'avoit pas le moindre égard à sa situation, car notre héros a éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune. Maintenant il paroît attaché pour le reste de ses jours à une femme vraiment aimable, qui a un caractère conforme au sien, dont les qualités du cœur compensent les défauts de l'éducation, et qui feroit honneur à tout état où elle pourroit être élevée. Une union sur de pareils principes, quand il se trouve une si grande sympathie entre les parties, qui n'est restreinte ni par la compulsion, ni par la nécessité, dans un tems de la vie où les passions sont sur le déclin, promet d'être de longue durée.

Il 'semble extraordinaire que les plus

E

chauds partisans de ce caractère célèbre , soient eux-mêmes de la classe la plus vicieuse ; mais cela prouve que quelle que soit la dépravation des hommes , ils respectent le mérite chez les autres , et c'est un des grands avantages de la vie de M. Fox , que , dans tous les partis , ses qualités personnelles ont toujours été sa meilleure protection ; et que , pendant toutes les violentes querelles de partis , il n'eut pas un ennemi particulier. Nous avons tâché de donner l'esquisse de ce personnage avec la plus stricte impartialité. Peut-être que ses admirateurs partiaux penseront que nous avons été trop économes de louanges pour ses talens , mais nous avons formé notre opinion sur un examen rigoureux , et nous ne pouvions pas nous permettre de nous écarter du sentier de la vérité.

Le Comte DE DENBY.

CE seigneur entra dans sa carrière politique avec des principes vraiment aristocratiques. C'est un des soutiens du ministère *vertueux et incorruptible* de Milord North, jusqu'à la défaite ignominieuse de son oncle à Saratoga; alors il changea de parti, et se déclara ami de la liberté. On voit maintenant dans les journaux qu'il préside souvent au club des Whigs (1). — On y lit ses santés patriotiques; et la multitude de chansons choisies, faites en faveur de la liberté, dont il a régalé la société: mais, pour parler sérieusement, un prosélite de cette nature, sur de pareils principes, ne sauroit être fort utile à aucun parti (2), si les vertus étoient héréditaires.

(1) Non pas ce club de Whigs composé de neuf cens cinquante citoyens, dans la ville de Westminster, qui ont depuis peu ouvert une correspondance avec l'Assemblée nationale de France, et qui ont arrêté à une de leurs séances, « que le seul moyen de diminuer les taxes énormes que nous supportons, est une réforme du gouvernement ».

(2) Milord Denby, dans sa jeunesse, offrit un exemple

ditaires , il auroit naturellement des droits à nos égards. Ses ancêtres furent en général des hommes d'un mérite distingué. Le pair actuel dégénère en n'imitant pas leurs ver-

frappant de *libéralité et de constance*. Plusieurs jeunes gens de qualité formèrent un *Club* à la taverne de l'Étoile et de la Jarretière, connu sous le nom de *savoir vivre* ; et à une de leurs assemblées, il fut unanimement arrêté d'admettre M. Wilkes comme membre honoraire, qui fut informé, par une lettre du Président, de l'honneur qu'on lui avoit fait, et qui fit des remerciemens en conséquence, témoignant combien il étoit heureux d'avoir une occasion de pouvoir s'approcher des environs de Saint-James. Milord Denby informa son oncle, le brave général Burgoyne de ce qu'avoit fait le *Club* qui lui fit voir combien il étoit peu politique d'avoir choisi un homme si odieux à la cour, et exigea de son neveu ou qu'il quittât la société, ou qu'il insistât sur l'expulsion du patriote. Le misérable pair n'eut pas l'esprit de sentir l'indignité d'un avis aussi infâme ; et après avoir été le premier à solliciter son admission, chose que Wilkes n'avoit pas demandée, il eut assez d'effronterie et d'insensibilité pour faire la motion de l'exclure.

Ce qu'il y a d'étrange dans la fluctuation surprenante des événemens humains, Milord Denby et son oncle sont maintenant membres du *Club* aristocratique des *Whigs*, tous deux PATRIOTES ENRAGÉS, tandis que le premier patriote joue à présent le rôle le plus vil, étant le parasite d'une cour.

tus, et s'il n'est pas infame, sa conduite le rend méprisable; de sorte qu'il ne sauroit avoir aucun poids dans la balance politique ou morale.

La notoriété de son attachement pour une actrice célèbre, soit qu'il fût d'une nature sensuelle ou platonique, l'a rendu, depuis long-tems, l'objet du ridicule public; sa figure grotesque et ses gestes extravagans tiennent plus de la caricature que de l'originalité, et quoique les dames soient vraiment capricieuses, nous ne pouvons pas nous imaginer que sa manière de leur témoigner ses transports amoureux puisse leur être agréable. Maintenant en attendant un événement désiré, elle conserve sa place au théâtre, est sans doute une excellente actrice, et a tout le mérite d'avoir retiré ce seigneur des vices bas et de la débauché crapuleuse dans lesquels il mérita si long-tems l'exécration du public; — qui ont occasionné une vieillesse prématurée, et l'ont rendu de bonne heure martyr des maladies et des infirmités. Le rang et les titres sont des joujous fort propres à fasciner l'esprit des femmes, et nous ne doutons pas que quand l'occasion se présentera, ils

n'aient assez d'influence sur l'esprit de cette dame pour lui fermer les yeux sur les autres désavantages, et accepter le lit conjugal du pair Goutteux.

M. B U C K.

IL est impossible de concevoir une plus grande ressemblance entre l'homme et la bête, que n'a M. Buck avec l'animal dont il porte le nom. Aucun ne lui convient mieux, quant à sa figure extérieure ; l'esprit de ce personnage n'est cependant pas inactif ; son fertile génie embrasse une variété d'occupations lucratives. Il avoit une fois, à la même époque, des fonds dans une brasserie, une maison de jeu et un b-l ; c'est, outre cela, un usurier, un jockey et un grec ; quelle que soit son éminence dans la profession dans laquelle il a originairement été élevé, il est certain qu'il excelle dans les trois dernières sciences dont nous venons de faire mention ; mais son génie s'étend beaucoup plus loin. Quoi-

que peu formé par la nature pour briller sur le théâtre de la galanterie , cependant la chronique parle de ses amours , et elles sont d'un genre conforme à la tournure de son esprit. Par sympathie , il s'attacha naturellement aux personnes les plus vicieuses du sexe. Thomas fut pendant plusieurs années l'amant avoué et le protecteur de la fameuse Johnson.

C'étoit lui qui régloit la dépense , et qui conduisoit tout le plan de ses vastes affaires , et la maison ne fut jamais dans un état plus florissant que sous son habile et judicieuse administration. Mais les passions de l'homme causent sa ruine. Dans un moment de tendresse et de gaieté avec cet aimable objet de ses affections , il fut assez imprudent pour lui confier quelques-uns de ses projets , qui n'étoient encore qu'ébauchés , et qui néanmoins , s'ils avoient été connus dans cet âge peu avancé , auroient pu le couvrir d'une infamie éternelle. Quelqu'abominable que soit le caractère *général* d'un homme , il passe toujours dans le monde , il n'est pas exclu de la société ; mais quand il devient remarquable par quelque acte *particulier* de

foiblesse , auquel les loix de la société ont mis le sceau de la disgrâce , alors sa carrière est finie , et il est toujours par la suite le rebut du genre humain. La dulcinée de M. Buck connoissoit assez le monde pour être persuadée de la vérité de cette doctrine , et lui insinua de la manière la plus délicate possible, combien il étoit en son pouvoir ; elle affecta de désapprouver le projet qu'il lui avoit communiqué , en lui disant qu'il étoit trop méchant et trop infâme pour qu'elle y prît part. Le pauvre Thomas fut fort alarmé de cette circonstance , et s'efforça de vaincre ses cruels scrupules ; mais à mesure que son inquiétude augmenta , la délicatesse de la dame augmenta aussi, et elle lui dit , d'un ton péremptoire , qu'elle avoit envie de faire connoître à l'univers , quel scélérat il étoit. Il n'y a pas dans les annales de la galanterie un pareil exemple de l'ingratitude d'une maîtresse bien aimée envers le plus tendre et le plus indulgent des amans ; aussi sa sensibilité en fut profondément blessée. Il devint cependant nécessaire d'apaiser , à quelque prix que ce fut , sa dulcinée , dont les clameurs étoient devenues fort grandes , et dont l'objet évi-

dent étoit d'extorquer *une somme d'argent*, pour prix de son silence. Thomas étoit trop prudent pour temporiser. On ouvrit sur-le-champ un congrès, et on nomma des commissaires pour arranger le traité. Le Black D—, madame G—lle, *cum multis aliis*, furent les personnes respectables employées dans cette négociation, et c'est leur grande habileté et leur profond silence qui sont cause que nous en ignorons encore les particularités. tout ce que nous savons, c'est que le pauvre Thomas fut dupe de son imprudence, et que son *honneur* a échappé au dépens de sa bourse.

M. BLACK D—.

L'ORIGINE de plusieurs hommes est si enveloppée d'obscurités, qu'il est impossible de la donner; aussi n'est-il pas dans notre opinion que cela soit de la moindre conséquence, car sûrement il est plus honorable de se distinguer par ses actions que par le mérite

idéal qu'une folle coutume accorde à quelques circonstances accidentelles de naissance. Tout ce que nous connoissons de la lignée de ce personnage, c'est qu'il eut une mère ; et soit dit sans ironie , il fut vraiment un fils généreux et affectionné.

Le caractere de quelques hommes est généralement si vicieux, que le public ne veut pas leur accorder une seule vertu ; mais M. D— n'a certainement jamais manqué à la piété filiale ; et cette seule vertu doit expier nombre de fautes. Nous serions fort heureux qu'il soit en notre pouvoir d'étendre plus loin nos louanges sans affectation ; mais la vérité étant la base de cet ouvrage , il ne faut pas nous en départir.

M. D—, commença sa première carrière dans Londres comme chirurgien , et fut célèbre , principalement dans la manière de traiter certaines maladies populaires , ce qui lui fit faire connoissance avec plusieurs jeunes gens riches dont beaucoup sont morts à présent , ou vivent seulement , pour déplorer les fruits de leur connoissance. Il se déclara de bonne heure précepteur de la jeunesse. Il la secourut dans ses besoins , et pourvut à ses

plaisirs. Que peuvent désirer de plus des jeunes gens ? Dans cette saison de la vie, nous n'avons aucune disposition à penser aux conséquences futures. *Carpe diem* est la devise de la jeunesse ; quand toutes les fantaisies du moment sont remplies, ce qui peut ensuite arriver est de peu d'importance, non pas avec le prudent préoccupé M. D—. La perspective d'un gain futur eut plus d'appas pour lui que le désir de satisfaire une passion passagère, et il a toujours systématiquement agi selon ce principe. L'acquisition de cent pour cent étoit un objet pour lui ; ce n'en étoit pas un pour les jeunes gens inconsiderés, dans la dissipation et la débauche.

Les personnes dont l'esprit se fixe à un seul point, sont plus capables de réussir dans leurs spéculations, que les hommes actifs et inconstans, qui sont entraînés dans une variété de poursuites. *Auri sacra fames* est la seule passion de notre héros, néanmoins quoique étroitement dévoué à cet objet, son avidité lui a souvent fait commettre des erreurs ; mais, si dans le nombre de ces spéculations pécuniaires il s'est quelquefois trompé,

il a plus souvent eu raison (1). Ses liaisons avec un jeune *Baronet* lui furent très-profitables , et il faut espérer que son intimité actuelle avec un certain jeune seigneur ne lui causera aucun regret ni aucune vexation ; car si ces deux personnages ont contribué à sa fortune ; c'est à ses conseils et à ses instructions qu'ils doivent la haute réputation dont ils jouissent dans le monde. Notre héros a pour maxime de ne jamais arrêter l'effervescence de la jeunesse ; — de lui laisser donner un plein essor à ses caprices , et tout observateur attentif doit avoir remarqué par les exemples auxquels nous faisons allusion , que si ce principe

(1) M. D. a depuis peu fort agrandi le plan de ses spéculations , et est , depuis quelque tems , engagé dans la conduite de bâtimens fort étendus avec G—t , le célèbre usurier écossais et un architecte italien. Un de leurs magnifiques édifices dans Piccadily , fut , il y a quelque tems , brûlé , sûrement par *accident* , malgré tous les bruits malicieux contraires , et qui ne peuvent avoir pris leur origine que dans les répétitions fréquentes de pareils incendies dans cette capitale. L'un de ces vastes hôtels est en partie rebâti , et découvre à la fois le *goût élégant* des propriétaires et la vanité de tous les projets humains.

salutaire avoit été plus généralement suivi, la société en auroit retiré des avantages immenses. Les familles de ces jeunes gens doivent avoir bien des obligations à M. D. — puisque, sous sa tutelle, leurs parens ont si fort surpassé leurs concurrens. Il est assez singulier cependant que notre héros, en excitant la générosité, (nous pourrions dire la prodigalité) offre lui-même un exemple frappant de l'avarice la plus sordide. Il est vrai que nous admirons souvent dans les autres ce que nous n'avons pas assez de résolution pour pratiquer nous-mêmes, et quand nous retirons quelque avantage du sujet de notre admiration, nous sommes encore plus candides dans l'aveu de notre erreur, et plus ardent à louer la générosité. Tels sont, selon moi, les sentimens de ce personnage ; il a toujours été conséquent, et a obtenu avec beaucoup de justesse le titre de précepteur de la jeunesse.

Son attachement et son indulgence pour ses jeunes *élèves* sont vraiment méritoires ; Avant le premier voyage du duc d'York au continent, son altesse royale avoit conçu une tendre et forte passion pour lady Ladde, qui

étoit alors universellement connue sous le nom de Smith. Sa passion étoit si violente que la séparation lui causa de douloureuses émotions; cependant il fallut obéir aux ordres paternelles, et les amans furent séparés. Pendant l'absence du duc, elle vécut constamment avec son mari actuel, comme maîtresse, et pas toujours de la manière la plus pacifique.

Ira amantium, integratio sunt amoris.

Lorsque son altesse royale fut de retour, elle ne négligea rien pour renouer avec elle, et lui offrit carte blanche, sous condition qu'elle abandonneroit le baronet. Elle agit avec beaucoup de réserve et de prudence dans cette occasion, déclarant combien elle étoit sensible à l'honneur que lui faisoit son altesse, par la déclaration de ses sentimens; mais ne voulut point lui donner de réponse définitive avant d'avoir consulté *sir John*, sous prétexte des grandes obligations qu'elle lui avoit. Il y avoit long-tems que madame Smith ambitionnoit le *haut et vertueux* caractère qu'elle a aujourd'hui, d'être à la fois *Lady* et femme modeste. C'est pourquoi elle saisit cette occasion favorable pour triompher de la foi-

blesse de son ami , en lui exposant le tort qu'elle se feroit ainsi qu'à sa famille, si elle refusoit des propositions si flatteuses et si avantageuses, et lui dit qu'elle ne pourroit le faire qu'à condition qu'il consentît à l'épouser. La sagacité et la pénétration singulière de M. D— avoit prévu pendant cette période de liaison vertueuse ce qui arriveroit un jour ; en conséquence , il avoit donné quelques guinées pour recevoir une grosse somme, en cas d'un pareil événement. A la première connoissance des intentions de la dame , *sir John* vola vers son ami , pour lui demander son avis , et en même tems pour le prier d'annuler le pari. Le *désintéressé* M. D— fit des remontrances à ce sujet , tante de le détourner de cette alliance ; mais en même-tems résista à toutes les prières et même aux larmes du baronet , quant aux obligations pécuniaires ; cependant il devint plus traitable sur le mariage , poussa même la complaisance jusqu'à servir de père dans cette occasion , et lui présenta la main de cette belle dame à l'autel , dans l'église de Saint George. M. D— a depuis peu eu une furieuse querelle avec son ancien ami M. Buck. Les hostilités ont commencé avec beaucoup

de vigueur, et le tems seul nous en apprendra le résultat. Il existe des soupçons mutuels de perfidie. Notre héros a quitté l'ancienne société, et a monté une banque de Pharaon, en opposition de son adversaire ; mais il fut dernièrement interrompu par la visite importune d'un magistrat officieux. La contestation est maintenant très-vive entre ces redoutables champions, ces anciens amis et associés.

Quand des grecs rencontrent des grecs, c'est alors qu'il faut en découdre.

Nous ne saurions couclure cet article sans exprimer nos souhaits sincères, par égard pour la société, pour que ces deux vertueux amis soient bientôt réconciliés selon leurs anciens principes d'avantages réciproques, pour que les différends soient oubliés, et qu'une coalition s'effectue sur des bases solides et avantageuses.

Le Comte B—m—c.

LES originalités de ce seigneur l'ont rendu si populaire et si remarquable, qu'il seroit inutile de nous arrêter sur un caractère si connu de tous ceux à qui cette brochure pourra parvenir.

Sir JOHN LADDE.

AUTRE élève de Black D—. Il est aussi trop connu pour avoir besoin d'une description détaillée. Depuis le commencement de sa carrière, il a uniformément renoncé à la décence, et bravant tout décorum, il a épousé une femme du monde des environs de Saint-Giles, qui, ainsi que lui, est à présent dans les bonnes grâces d'un grand personnage, et le *Baronet* quoique jaloux, trouve qu'il est de son intérêt de se soumettre à une autorité supérieure.

La dame en question nous rappelle Nell dans ses beaux habits, et paroît absolument avoir oublié son origine. Le voisinage de Saint-James semble avoir effacé de sa mémoire tout souvenir de la rue Lewkner et de Saint-Giles, et il seroit à souhaiter qu'il en eût aussi effacé les manières; mais avec tout l'orgueil d'une duchesse, elle conserve toujours l'ancien levain. Quoiqu'elle puisse avoir oublié la vieille rue de Drury et les savoyards qui la fréquentent, elle ne peut se défaire des habitudes qu'elle a contractées de si bonne heure; les jeunes gens peuvent encore se rappeler, quand le capitaine O'b—ne visita une cuisine dans *King's place*, avant que notre héroïne fut admise à la dignité du salon, ou à l'honneur de voir *des hommes*, et elle ne fut pas jugée digne des embrassemens du colonel avant d'avoir été bien lavée dans un bain chaud, ordonné exprès.

Sous une pareille protection, elle reçut des faveurs; mais le maître, ni tous les maîtres du monde ne purent réformer l'écolière. Elle étoit naturellement coquine, et c'est de-là que nous pouvons voir la cause de la passion du *Baronet*; la sympathie est la pierre

d'aimant qui attire , mais les foibles de la dame ne sont pas d'une nature si nuisible que les vices de son mari. Nous n'avons jamais connu un homme avec tant de mauvaises qualités , sans en avoir une seule bonne.

L'esprit de *Sir John Ladde* est bien vicieusement construit : quelque'étrange que cela puisse paroître , rien ne le divertit tant qu'une relation de détresse ; et quand il arrive que le sujet infortuné est une de ses particulières connoissances , il est alors au comble de la joie.

Il est douloureux de voir une dépravation si monstrueuse ; cependant il ne faut pas oublier que le *Baronet* est le plus grand favori de l'héritier apparent de la couronne d'Angleterre.

Noscitur ex sociis.

Le Comte d'UPPER OSSORY.

IL y a des hommes qui , possédant des talens éminens , les laissent ensevelis dans l'obscurité. Ce seigneur est de ce nombre : Milord Ossory , est certainement un homme fort sensé et fort instruit ; mais quel que soit son mérite , il n'est connu que dans le cercle de ses amis particuliers , et il semble même desirer le cacher aux yeux du public , quand David Hume , étoit *chargé d'affaires* à Paris , il dit que c'étoit le jeune homme qui promettoit le plus de tous les Anglais qui étoient alors dans l'étranger ; cependant il a , dans plusieurs parlemens , représenté le comté de Bedford , et n'a donné aucun échantillon de ses talens , sinon en appuyant quelques-unes de ces misérables adresses qui dégradent le sénat , et qui sont également déshonorantes pour les deux partis ; tant pour ceux qui font que pour celui qui reçoit ces pitoyables compositions de flatterie et d'absurdité. — La figure de ce seigneur marque un tempéra-

ment froid et phlegmatique, que nous croyons être son véritable caractère; cependant il s'est quelquefois relâché de sa sévérité naturelle par des actes répétés de libéralité en faveur d'un frère prodigue (1). — Il fut pendant un tems fort adonné aux amusemens des courses, où il réunissoit l'*utile dulci*, étant extrêmement heureux; son apathie stoïque le rendoit fort propre à réussir dans ce genre de jeu; c'est pourquoi nous sommes surpris qu'il l'ait depuis peu abandonné, ce que nous devons attribuer à un dégoût de voir tant d'infâmes caractères introduits dans la société. Maintenant il vit principalement dans la retraite, ne restant à Londres que pendant les séances du parlement, où il se laisse entièrement conduire par son ami et son parent M. Fox, en qui il a une confiance sans bornes. Si ce dernier étoit resté dans le ministère, Milord Ossory, auroit été Pair, mais on dit que sa majesté mit son veto sur toute augmentation des pairs nommés par ce ministère, et peut-être que cet acte d'exclusion fait son plus grand éloge.

(1) Le Colonel Fitz-Patrick.

Il est naturel de supposer qu'un bon frere est un voisin honnête et hospitalier, et nous n'avons rien appris qui soit contraire à cette supposition. Il y a long-tems qu'il est marié avec l'épouse divorcée du Duc de Grafton, et, malgré quelques anecdotes scandaleuses, nous croyons qu'ils ont toujours joui d'une grande félicité domestique.

Somme totale, Milord Ossory est une constellation brillante, au milieu des météores contagieux dont nous avons déjà fait mention, et si, dans la balance générale de l'humanité, il n'est pas distingué par des talens supérieurs, cependant dans la sphère étroite où nous avons borné nos remarques, il gagne considérablement par la comparaison.

M. P—t—n.

IL y a long-tems que le nom de P—t—n est très-connu à Newmarket , et ce personnage a une espèce de droit héréditaire à la prééminence des Jockeys. Son pere étoit pal-frenier du roi , et il montra jusqu'à sa mort une sorte de prédilection pour les plaisirs de la course ; son fils n'est pas moins amateur de ce divertissement. Le caractère des hommes est formé sur les mœurs du siècle ou du pays dans lequel ils vivent , de sorte que ce héros possède plusieurs avantages en fait de politesse et d'élégance qu'ignoroit son prédécesseur.

Tommy P t—n est vraiment un homme bien élevé, agréable et facétieux , et quoiqu'il n'ait aucune qualité transcendante , cependant il possède ce genre de talens qui est fort-propre à lui faire passer une vie agréable et heureuse.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer, qu'il n'y a pas de qualité plus engageante , que ce que l'on appelle bon naturel. Elle n'est

pas moins heureuse pour celui qui la possède que pour ceux qui se trouvent en société avec lui. M. P—t—n paroît toujours gai, ce qui fait qu'il est extrêmement aimé parmi ses connoissances.

Il fut pendant long-tems le cher ami de la célèbre madame M—y, et nous croyons qu'il a un fils naturel, actuellement officier dans les gardes à cheval, mais nous ignorons si c'est de cette dame ou d'une autre; quoique *Tommy* ait maintenant passé la grande climaterique, il a toujours un penchant pour le beau sexe. — Il a vécu fort retiré pendant plusieurs années avec une dame dont nous ne savons pas le nom, mais dont il n'est pas en notre pouvoir de dire la moindre chose en faveur de ses charmes personnels; on rapporte néanmoins que son amant a quelquefois des accès de jalousie, ce qui ne cadre pas avec cette égalité de caractère que nous sommes accoutumés de lui voir. — Contemporain du prince B—by, de J—mes, de Milord C—t—t, etc., il l'emporte de beaucoup sur eux, par son caractère aimable, et nous ressentons une grande satisfaction en faisant l'éloge d'un homme d'un bon naturel.

SIR CHARLES BOOTHBY.

PLU^S nous examinons l'étable d'Augias, plus nous nous plongeons dans l'ordure. De quelque côté que nous nous tournions, nous apercevons, avec bien peu d'exception, une corruption universelle des mœurs ; ou un égoïsme étroit et circonscrit, qui n'est pas moins odieux et dégoûtant.

Il y a long-tems que nous voyons ce personnage sur le théâtre du grand monde. Il s'est efforcé de se distinguer dans différentes poursuites, comme homme galant, comme orateur, et comme Jockey ; mais ses prétentions à des connoissances générales sont bien bornées. Ses amours consistent particulièrement en promenades nocturnes dans les rues les plus peuplées, et son éloquence est plutôt de nature à mettre en fuite qu'à attirer les auditeurs ; ses essais parlementaires étant remarquables par leur vertu soporifique, si par hasard il reste quelques auditeurs pour en sentir les effets ; mais comme Jockey, dans toute l'étendue du mot, il faut lui ac-

corder du mérite ; personne ne montre plus de connoissance et d'habileté que *Sir Charles Boothby* à assortir ses chevaux ou à les vendre. La situation convenable de B—n (1) , à quatorze milles de Newmarket, est particulièrement adaptée à ses intérêts et à ses usages. Prodigue en louanges sur son haras, plusieurs jeunes seigneurs ont été dupes de son éloquence à cette occasion , et le digne *Baronet* en a tiré bien des avantages.

Il conçut de bonne heure une violente passion pour une beauté célèbre dans ce tems-là , dont on dit que les charmes avoient fait impression sur le cœur d'un grand prince , qui n'est pas remarquable pour la délicatesse de ses amours. Il épousa cette dame célèbre ; mais les pouvoirs physiques du pauvre *Boothby* ne répondirent aucunement à l'attente de la jeune et lubrique L—x, trompée dans un point où elle avoit concentré tous ses desirs : cela lui donna du dégoût , et la nuit d'un bal masqué , donné à l'hôtel d'H—d par feu sa sœur *Lady H—d* , elle quitta son mari , et vola dans les bras d'un amant plus ardent

(1) Maison de campagne du *Baronet*.

et plus passionné, tout-à-fait propre à satisfaire ses desirs les plus lubriques et les plus extravagans. Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette désertion sur l'esprit de notre héros. Généralement froid et phlegmatique, sa douleur fut d'autant plus aiguë, que toute son ame étoit concentrée dans ce bel objet; les plaisirs de la course n'eurent plus pour lui aucuns charmes; Bel-lario (1), même, au zenith de sa gloire, cheval favori de sa chère compagne devint insupportable à ses yeux. Le sénat où il avoit déjà fait une vaine tentative (2), ne servit plus d'aiguillon à son ambition; il ne fit pas un second effort; plus d'occupation pour lui, « adieu le coursier hennissant, » l'aigre trompette, et le fifre perçant (3). Son cœur étoit blessé et les sensations affreuses

(1) Cheval de course favori.

(2) Étant jeune, il se leva une fois dans la Chambre pour faire une motion; mais il fut tellement intimidé, qu'il fut obligé de s'asseoir sans accomplir son dessein: ce qui donna lieu à une épigramme fort sévère et fort spirituelle de la part de feu C——s T—h—a.

(3) Sir Charles B——y étoit alors officier dans la milice de S.—k.

de son ame produisirent un changement visible dans tout son être. Dans ces circonstances, on jugea *en dernier ressort*, qu'il falloit faire une excursion sur le continent, où un changement de scène pourroit contribuer à lui faire oublier le *bijou* qu'il avoit perdu.

Les dissipations de Paris, et le ciel serein d'Italie eurent l'effet d'un charme pour dissiper le chagrin de notre malheureux amant, et après deux ans d'absence, il revint en Angleterre évidemment en meilleure santé et plus gai. Il ne tarda pas à reprendre ses premières occupations, et quoiqu'il ne pût jamais réussir dans les efforts qu'il fit au Parlement, il conserve toujours son rang à Newmarket, et nous croyons qu'il est président perpétuel du club des Jockeys. Il a été longtemps lié avec une aimable femme, fille d'un paysan, dans le voisinage de B—n, ensuite servante de Lady S—h, et qui, depuis la retraite de cette dame, a servi, selon l'occasion, le *Baronet* dans toutes les capacités.— Un jour, compagne de ses laquais dans l'antichambre, le lendemain, maîtresse favorite de son amant dans le salon ; mais nous croyons qu'elle a maintenant un établissement fixe,

et qu'elle est constamment du salon, sa conduite générale est certainement si aimable, qu'elle mérite toute l'indulgence et toute la protection possible; et nous sommes persuadés (les promenades nocturnes à part), que son amant n'est pas ingrat. Sir Charles est à présent bien avancé en âge, mais il paroît continuer ses anciennes poursuites vicieuses avec autant d'ardeur et de zèle qu'aucun de ses vieux contemporains.

M. W.—st—ll.

L'ALE(1) et le tabac ont fait les premières délices de M. W—st—ll. Arraché de son élément naturel, il a vraiment une apparence grotesque dans les cercles du bon ton. C'est un ancien membre du club des Jockeys, et il y a fort long-tems qu'il est admis chez B—; mais il conserve toujours ses premières habitudes; ayant plutôt la mine d'un paysan d'Yorkshire, que les manières de ceux qu'il

(1) Sorte de bière anglaise.

fréquente depuis quelque tems. Il a l'accent vulgaire et provincial, et ses sentimens ne sont pas plus raffinés. Quand ses occupations de la course le font sortir de sa retraite rurale, où il suit toujours ses inclinations naturelles, il nous paroît digne de pitié; et dans les rues de Londres il est aussi singulier et aussi original que le pauvre John *Moody*, quelque outré que ce caractère soit sur le théâtre anglais. Il ne vaudroit pas la peine de parler de ces imperfections de M. W—ll, si nous pouvions apercevoir en lui une seule chose qui pût compenser ces défauts; nous aurions en ce cas-là compassion de ses manières communes, et ce seroit une cruauté de les exposer au ridicule. Il faut cependant dire la vérité, et le fait est que l'esprit de ce personnage n'est pas moins sordide que son extérieur est ridicule et méprisable. Nous croyons qu'il est plutôt aisé que riche. Néanmoins sa fortune est bien supérieure à ce que paroît l'indiquer sa manière de vivre, car nous ne voyons pas les dépenses qu'il fait à moins que ce ne soit pour un ancien attachement avec une grosse et sale gouvernante, qui captive toutes ses tendres

passions. On s'est souvent adressé à lui pour des objets de charité, et il n'a jamais montré le moindre symptôme de compassion ou de bienveillance.

SIR CHARLES DANVERS.

QUAND on trouve dans un homme peu à louer ou à admirer, on reçoit une espèce de satisfaction négative, lorsqu'il n'y a pas non plus beaucoup à censurer ou à condamner. Quand la fortune et la nature ne nous laissent que peu de ressources, il seroit injuste de vouloir que nous ayons de grandes perfections. — Le caractère de gentil homme de campagne Anglais est presque éteint, et toute tentative pour le conserver ou pour le faire revivre mérite nos plus grands égards. Il n'existe plus maintenant en Angleterre de riches campagnards; les gens qui héritent un patrimoine, depuis quatre cent jusqu'à mille louis de rente, qui avoient autrefois coutume de passer leur tems parmi leurs fer-

miers à la campagne , occupés à se rendre utiles dans leurs situations respectives , dépensent à présent leur bien dans la dissipation, dans la capitale du royaume. Sir Charles Danvers nous fournit un exemple du contraire. Possédant un revenu net de quarante-huit mille livres , il est attaché au devoir de son état. Il est ouvert, hospitalier et sincère ; trop emporté cependant et un peu tyran sur ceux qui dépendent de lui. Il est aimé dans le voisinage , et il quitte rarement sa campagne , à moins que les affaires du parlement ne l'appellent à Londres. En politique il est comme bien d'autres, plus attaché aux hommes qu'aux choses. La sanction du chef d'un parti (pourvu qu'il possède sa confiance) est suffisante pour obtenir la voix de Sir Charles Danvers, quoique la mesure proposée soit d'abord contraire à son opinion ou à ses principes ; mais nous ne devons pas pour cela attaquer son indépendance. Une confiance entière dans le jugement et l'intégrité d'un homme que tant d'autres prennent pour leur guide, peut l'engager à sacrifier sa propre opinion à ce qu'il pense une autorité supérieure ; et nous ne croyons pas que Sir Charles voulût

voulut donner sa voix par aucun mauvais motif. Nous nous sommes efforcés de lui rendre justice, en termes généraux, mais n'ayant aucune perfection particulière à exposer aux yeux du public, nous ne saurions étendre nos éloges plus loin.

M. N—th—y.

LA nature a été fort ingrate envers ce personnage ; il ne lui a guère d'obligation pour ses facultés corporelles ou spirituelles ; son imbécillité et sa pesanteur naturelle sont encore augmentées par son ivresse continuelle. Quoique sacrifiant constamment à Bacchus, il ne connoît pas cette gaieté et cette vivacité que ce Dieu inspire, et n'est ni plus ni moins que ce qu'on appelle en bon Français un franc imbécille. Les compagnons qu'il fréquente sont tous de la même espèce, et l'un des principaux membres de la société (1)

(1) Milord Crayen.

vient de payer la dette de la nature, victime de cette fatale et ignoble passion. Dans leurs assemblées il ne paroît aucun trait brillant d'imagination , aucune saillie pour faire rire les convives , et le vin , au lieu de les égayer , semble les engourdir. — L'exemple n'a pas d'influence sur les personnes de cette description, ou M. N—y seroit corrigé par la mort prématurée de son ami.

Nous l'aurions laissé dans sa nullité , si ses inclinations n'étoient pas aussi sordides et aussi retrécies que son extérieur est vulgaire et dégoûtant. — Il possède une fortune considérable qui ne sert qu'à défrayer les dépenses de ses crapuleuses débauches ; et à en juger par les apparences , il suivra bientôt son ami dans l'autre monde , sans laisser derrière lui un seul exemple de vertu ou de générosité pour expier ses fautes dans celui-ci.

Sir F. S—d—sh

NE diffère guère du personnage ci-devant mentionné. Ils ont à-peu-près les mêmes habitudes, et sont adonnés aux mêmes plaisirs crapuleux. Il est peut-être un peu moins agréable par ses manières, mais à tout autre égard il n'y a pas de différence.

Le Colonel T A R L E T O N.

Veni, vidi, vici.

QUAND ce personnage revint de l'Amérique, il crut faire une impression soudaine et durable sur l'esprit de ses compatriotes, en racontant continuellement ses exploits extraordinaires. Ses compatriotes furent moins sensibles à son mérite qu'il ne s'imaginait. Ils ne l'écoulèrent pas avec cette attention que le brave colonel exigeoit. Les exploits d'un pandour ou d'un hussard;

sont classés au dernier rang des actions militaires ; et il eût été plus prudent pour lui, d'avoir omis quelques particularités de sa *valeur*, qui parurent ressembler davantage à la perfidie et à la cruauté. Cependant le colonel est un homme d'un grand honneur ; et malheur à qui ose en douter ! il est aussi membre du Parlement pour Liverpool, et un célèbre *faiseur de discours* en parlement ; s'étant particulièrement distingué dans cette cause qui est si analogue à ses sentimens, les droits du pouvoir et l'usurpation des droits des hommes. C'est le zélé défenseur de la traite des nègres , et par ce moyen il espère être nommé de nouveau pour Liverpool à la prochaine élection.

Ses liaisons avec la célèbre madame R—n et les obligations qu'il lui a sont très-connues ; mais la reconnoissance n'est pas la principale vertu des personnes de son espèce, et cette dame a bien des raisons d'être fâchée d'avoir jamais connu le colonel.

Le Prince B—th—by.

LA vanité et l'orgueil de ce personnage lui ont mérité le ridicule surnom de prince , et il paroît posséder *toutes les vertus et toutes les perfections* généralement attachées à ce rang élevé. Une vie passée dans la répétition des mêmes amusemens insipides , et des dissipations de la débauche , comme le font la plupart de nos gens de qualité , doit causer des sensations pénibles à l'homme qui réfléchit ; mais les personnes de cette sorte sont tellement dénuées de sensibilité , ou si remplies d'arrogance et de suffisance , qu'elles sont incapables de réflexion ; il n'y a pas de caractère plus méprisable , ou dont l'exemple produise moins de bien à la communauté que celui de ceux que nous appelons gens du bon ton. M. B—th—by ne vit qu'avec eux , et semble regarder les Plébéiens comme une espèce différente , qui n'est faite que pour obéir aux ordres de l'insolence aristocratique. Ceux qui n'ambitionnent que cette vaine et imbécille distinction , sont toujours aussi dé-

pourvu de mœurs, qu'ils sont insolens et présomptueux. Lorgueil et la vanité sont sûrement les traits les plus frappans de ce portrait; le jeu est cependant une autre passion qui leur dispute la prééminence. Aimant à jouer gros jeu pendant les mois d'été où la société semble disserter dans les cercles du bonton, M. B—th—by malgré son grand âge, ne trouve pas d'inconvéniens à faire un voyage à Spa, uniquement pour satisfaire cette passion favorite, et il nous paroît fort extraordinaire qu'elle ne lui ait pas été funeste, car, pour lui rendre justice, il ne semble pas connoître ces tours adroits et ces manœuvres que pratiquent les requins rapaces qui l'environnent. Nous croyons cependant que sa fortune a un peu souffert, quoiqu'il tâche toujours de soutenir le ton avec lequel il a commencé.

Nous avons été fort impartiaux dans ce que nous avons dit du *prince*, et ceux qui le connoissent témoigneront la vérité de notre relation.

LORD GEORGES HENRY CAVENDISH.

LE caractère de la famille de Cavendish est uniforme dans toutes ses branches. Ils sont froids et phlegmatiques ; sans tache du côté de l'honneur et de l'intégrité , Milord Georges ne diffère pas des autres, sinon peut-être que la force de l'exemple lui a donné un peu plus d'inclination pour les folies du siècle. Etant fort jeune il découvrit un penchant pour le jeu qui ne l'a jamais abandonné ; nous ne croyons pas cependant que sa fortune en ait souffert , son caractère phlegmatique empêchant ces excès qui pourroient autrement être funestes.

Nous ne croyons pas que tout l'or du Pérou pourroit engager ce seigneur à faire une action deshonorable ; mais si son ame abhorre l'injustice et le deshonneur , elle n'est pas assez ardente pour sentir les délices exquises de la sensibilité , et pour être par-là porté à une bienveillance étendue et aimable ; nous voulons bien croire que cette omission pro-

vient plutôt de l'indolence que du manque de générosité ; mais s'il étoit moins froid et moins indifférent , il seroit beaucoup plus aimable et plus utile.

L'esprit noble et généreux de la dame mariée au chef de cette famille, dont les charités sont universelles, et dont la bonté est annoncée par les grâces naturelles de la plus aimable figure (1), doit servir d'exemple aux personnes de ce rang : mais , hélas ! ils sont la plupart incorrigibles. — Son caractère gai et sa vivacité étoient aussi admirablement calqués pour corriger le phlegme de la famille , avec laquelle elle est alliée : mais le feu et l'eau ne sauroient rester ensemble ; et nous apprenons avec douleur qu'une séparation vient d'avoir lieu.

Si nous avons été dans la nécessité d'exposer les vices des autres , que nous serions heureux si nous avions assez d'éloquence et

(1) Quand la Duchesse de Devonshire parut pour la première fois aux courses de Derby, après son mariage, un honnête paysan, en la voyant, s'écria dans une espèce de ravissement, « que, s'il étoit Dieu, il la feroit Reine du Ciel.

d'habileté pour décrire toutes les perfections de cette charmante femme. Qui pourroit voir sa tendre assiduité, son attachement affectionné, son anxiété et ses attentions pour sa sœur, pendant sa terrible maladie, sans sentir la plus grande admiration ? S'il y a des gens insensibles à une pareille conduite, il faut qu'ils aient des cœurs de fer.

L'être froid et insensible condamnera peut-être cette grande vivacité, cette ardeur qui la portent dans plusieurs occasions à des extrémités qui ne sont pas du ressort du beau sexe ; mais une sensibilité, comme la sienne, dédaigne la délicatesse ennuyeuse de l'étiquette, lorsqu'il s'agit de l'intérêt ou du bonheur d'un ami ; et n'est arrêtée par aucune considération dans la poursuite des moyens pour accomplir l'un et l'autre. Ne regardons donc de pareils défauts que comme des ombres qui servent à relever la beauté de son caractère ; tous ses foibles et toutes ses légèretés ne proviennent que de la pureté de son cœur, et de la conviction de son innocence qui lui font négliger ces formes de cérémonie et de restrainte que peut exiger la prudence, mais dont l'observation la plus

stricte n'est pas même capable d'arrêter le venin de la calomnie.

La duchesse de Devonshire fait honneur à son rang, par la pratique de toutes les vertus brillantes qui ornent l'humanité, et qui sont utiles au genre humain; et nous n'avons qu'à regretter qu'un exemple aussi illustre soit si rarement suivi.

Nous avons été entraînés dans cette digression par un desir irrésistible d'essayer, quoiqu'imparfaitement, le portrait d'une personne dont les vertus et les perfections méritent l'admiration et des éloges universels; nous allons maintenant retourner au personnage qui fait le sujet de ce chapitre.

Le Lord Georges, n'est pas économe dans la poursuite de ses plaisirs. — Il suit les courses et la chasse avec ardeur, et en faisant une dépense qui montre qu'il n'est pas avare. Il a aussi eu des liaisons amoureuses. Il a vécu pendant plusieurs années avec madame Armsted, actuellement l'aimable amie de M. Fox, et sa conduite envers elle fut généreuse et noble. Avant de la quitter, il lui fit une pension honnête, et la liaison ne fut dissoute que pour faire un mariage avantageux avec

une dame qui est un autre modèle de son sexe. Nous croyons Milord Georges fort heureux dans sa vie privée, et cela ne sauroit être autrement quand une femme aimable et accomplie prend tant de peine pour assurer son bonheur.

Sir W—y A—t—n.

IL arrive souvent que nous découvrons ce que l'on appelle un bon caractère chez des gens, qui ne provient d'aucun principe fixe de bienveillance et de philanthropie, mais d'une certaine insensibilité qui n'est susceptible d'aucune prédilection ni d'aucun dégoût, et qui accorde une espèce de sourire à tout le monde, lorsque, dans le fait, ils sont eux-mêmes l'objet de tous les soins, de toutes les attentions. La politesse, sur de pareils principes, quelque agréable qu'elle puisse être, ne mérite guère d'approbation. Jacques Manners passe pour le meilleur homme du monde; cependant nous savons que l'avarice

est le seul principe qui remplisse tous les replis de son ame, — le chancre qui le ronge continuellement tout le jour, et qui trouble son repos pendant la nuit. Nous ne voulons pas insinuer par-là que Sir W—y, soit une personne de cette trempe, mais seulement marquer la différence de ces caractères faciles et sans fiel, et de la vertu solide et bien-faisante.

Ce personnage ne paroît pas avoir un grand esprit, et son principal mérite consiste dans ce caractère facile et honnête dont nous avons parlé. Revenu des irrégularités de sa jeunesse, qui ne fut jamais marquée par aucun trait de générosité, il travaille maintenant avec une ardeur incroyable, tant par son application à sa banque de pharaon, que par ses fréquentes visites à *Newmarket* (1), à augmenter cette fortune qui par un concours d'événemens inattendus, lui est dévolue. Il a été extrêmement heureux au jeu, et en cela il vérifie le vieux proverbe; heureux au jeu, malheureux en femme, car nous avons bien

(1) Endroit célèbre pour les courses de chevaux en Angleterre.

peur qu'il ne soit pas aussi heureux chez lui, quoique son apathie naturelle puisse lui être d'un grand service dans cette occasion. Les personnes d'une grande sensibilité sont sujettes à des vexations continuelles dont sont exemptes celles qui ont un caractère tel que nous venons de le décrire. Sir W—y A—n, ne connoît pas de plus grande mortification dans la vie que du malheur au jeu. Dans cette occasion à la vérité, son caractère n'est pas toujours à l'épreuve de l'incertitude des chances, et une perte est la seule chose qui puisse agiter l'uniforme sérénité de son esprit. Il n'a pas un cœur susceptible de l'ardeur de l'affection ni du zèle de l'amitié, de sorte que, conséquemment il est à l'abri de souffrir par aucun malheureux incident, qui affecte ses sentimens. Malgré cela notre héros est populaire parmi ses connoissances qui sont pour la plupart des gens de peu de discernement, et sur-tout il est honoré de la faveur et des attentions de notre élégant prince, qui vient aussi d'adopter un nouveau favori, digne d'être admis dans la classe de ceux dont nous avons déjà fait mention, *cesage et vertueux enfant* d'Ecosse, M. Cunninghame, qui est aussi

fort bien dans les bonnes grâces de madame Fitzherbert. Nous félicitons son altesse royale de cette *belle* acquisition pour sa société, et nous espérons que M. Cunninghame, sera bientôt nommé trésorier de sa maison, ou à quelque autre place d'égale confiance et responsabilité, à laquelle sa probité et son *honneur* délicat le rendent particulièrement propre.

Le Duc DE NORFOLK.

Qu'il y en a peu qui cherchent l'infortuné et qui prennent l'office de la tendre humanité!

ROWE.

L'ARISTOCRATIE de ce pays-ci vérifie le passage susdit. Les plus grandes fortunes se consomment souvent dans les plus folles, et, quelquefois, dans les plus criminelles poursuites, — à former des plans de plaisirs sensuels ou d'ambition personnelle,

et dans des tentatives qui n'ont , hélas ! que trop de succès , pour corrompre les classes inférieures , afin d'obtenir les desseins les plus vils et les plus intéressés ; tandis que , dans cette ville luxurieuse et trop grande , l'œil du passant est continuellement tourmenté du spectacle de la misère et du besoin , qui existent dans le cœur de tout être sensible des sensations de sympathie et d'horreur. Si ces exemples honteux d'une police foible et barbare n'étoient pas tous les jours sous nos yeux , que le noble arrogant et insensible se transporte dans ces réceptacles de misère , les prisons ; il y apprendra , au grand scandale de l'humanité , combien de tristes victimes du besoin et du désespoir périssent annuellement , faute de ces objets de nécessité sans lesquels la vie ne sauroit se conserver. Il y pourra contempler les terribles effets de la pauvreté , conduisant à toutes sortes de malheurs , — au vice , au désespoir , et à la rage. Que le cœur bronzé de la prospérité corrompue ne plaide pas , pour exténuer sa négligence , qu'elle ignore ces scènes de misère ; et qu'un Duc de Bedford , ou de Norfolk ne prenne pas pour prétexte qu'il n'a pas une

fortune suffisante pour soulager tous les maux du genre humain, ou pour s'occuper continuellement de son existence, qu'ils bannissent ces futilités et cruels prétextes. C'est par l'adoption trop générale de ces principes barbares que de pareilles horreurs existent. Il est de leur devoir, c'est pour eux une *obligation indispensable*, de faire toutes les recherches possibles pour découvrir les véritables objets de compassion, pour pénétrer dans les réduits de la misère, et pour y administrer le baume du soulagement et de la consolation. La doctrine opposée est cependant si convenable et si dominante, que le mal seroit sans bornes, si une Duchesse de Devonshire, ne paroissoit pas de tems en tems étendre les pouvoirs de la miséricorde pour y remédier. Pour quelle autre fin, sinon pour faire du bien, possède-t-on des richesses et des avantages aussi prodigieux? Souffrira-t-on que le seigneur en question dépense impunément des propriétés immenses à soutenir les vices extravagans de bouffons, de parasites et de viles prostituées de la plus basse classe; tandis qu'il refuse le moindre soulagement à des objets méritans, qui succombent sous le poids du besoin et du malheur?

heur? Qu'il réforme sa conduite, et qu'abandonnant les lieux du vice et de l'infamie, il visite avec tendresse et avec compassion les hôpitaux et les prisons. Jusqu'à ce tems-là il n'échappera pas à la verge la plus sévère du blâme.

Il est néanmoins impossible d'inspirer de la sensibilité à un cœur de rocher. D'une longue habitude de s'enivrer, le Duc de Norfolk paroît maintenant plongé dans une stupidité pesante, qui annonce une prompte et totale léthargie : nous craignons bien que toutes les tentatives pour l'en tirer seront inutiles, ainsi que celles que nous pourrions faire pour inspirer les sentimens de son devoir à un homme naturellement vide de sympathie et de bienveillance.

Avec ces admirables talens, le Duc est (soit disant) patriote, patriote zélé et déterminé; et son patriotisme consiste à corrompre la pureté des élections. Ce Pair *constitutionnel* prouve son enthousiasme pour la constitution par une méthode inverse de procéder, par les actes inconstitutionnels les plus hardis, par une interposition continuelle aux élections pour les membres du Parlement, ce qui est

contraire aux premiers principes de la constitution qu'il fait profession de révéler. Soyons cependant justes, et, mettant à part la favorite constitution, développons les motifs réels du zèle et de l'ardeur de sa seigneurie dans ces occasions : — Amateur de ce genre de fêtes, qui prévalent alors, qui est si analogue à ses habitudes et à ses inclinations, cela lui fournit une excellente occasion pour les satisfaire, aux dépens de sa bourse et de sa constitution, qui souffre pour le moins autant que celle de sa patrie.

En considérant le caractère de ce personnage, il nous vient des réflexions involontaires ; — c'est l'injustice ou l'aveuglement de la fortune, qui prostitue ses faveurs sur un homme dont les manières brutales inspirent le dégoût, et dont la débauche crapuleuse excite la haine et l'horreur.

Le Vicomte DE STORMONT.

CE Pair d'Écosse n'a pas l'honneur d'être membre du club des Jockeys, mais il fait partie de cette opposition mitigée dont on attendoit tant de miracles. Célèbre par les brillantes ambassades, dans lesquelles il a fait tant d'honneur à l'hospitalité nationale (1), tout le monde est convaincu de ses connoissances dans la diplomatie, et son génie est si vaste que personne n'a plus d'expérience que lui de toutes les formes et usages du Parlement. Il a une espèce de droit héréditaire au respect et à l'attachement de ce pays-ci, à cause de ces glorieux sentimens de liberté, que son vénérable oncle lui a si constamment inspirés, pendant la longue période qu'il présida à la cour du banc du

(1) Quand Milord Stormont étoit Ambassadeur à Paris, c'étoit toujours sa coutume, aussi-tôt que son repas écossais étoit fini, de faire venir le café, et de renvoyer ses convives : coutume qui n'est pas tout-à-fait agréable à des anglais.

Roi; et tout le monde doit voir qu'il brûle également du *même enthousiasme* par la profession de foi politique qu'il jugea à propos de faire le premier jour de cette session du Parlement, où il témoigna par les expressions les plus énergiques et les plus élégantes, une telle vénération pour la liberté de la presse, cette grande égide de la liberté civile et politique. Des opinions venant d'une autorité si grande et si *désintéressée* doivent avoir du poids; c'est pourquoi quand le public est informé par sa seigneurie avec toute la solennité possible, en sa qualité de sénateur, que les écrits tendant à justifier la révolution française, et à maintenir les droits de l'homme, en opposition à la doctrine de la tyrannie et de l'oppression, ne sont que les paroxysmes d'une imagination romanesque et déréglée (1), et demandent hautement l'interposition de la législature; quand le public, dis-je, entend un pareil langage d'un personnage si *distinct*, confirmé et appuyé par une coïncidence d'opinion de l'un des principaux secrétaires d'Etat de Sa Majesté, il peut bien prévoir,

(1) Voyez son discours en Parlement.

que. On mettra quelque restriction salutaire aux excroissances de la liberté provenant de son égide la plus noble et la plus sacrée.

Pour parler sérieusement, le noble Pair en question vient d'une famille où les sentimens de liberté sont clair-semés, — d'une famille qui a constamment et ardemment défendu les principes despotiques de gouvernement, et dont les préjugés se sont enracinés par la force de l'habitude et de l'éducation. Il n'est pas raisonnable qu'un homme, soit juge dans sa propre cause; c'est pourquoi les assertions hardies et positives d'un particulier intéressé ne sont d'aucun poids, et toute la vie politique de ce Seigneur ne lui donne droit à aucun crédit.

D'autres personnes de plus de candeur et de moins de présomption que sa seigneurie, différens d'opinions avec lui, sont devenues irrésolues dans leur conduite, à cause du danger qu'ils s'imaginent devoir résulter de toute innovation; ils croient que le passage de l'erreur à la vérité est susceptible de produire de grands désordres dans la société; et c'est là la principale raison pour laquelle des hommes d'une sagesse consommée, mais

peut-être adoptant une fausse politique, ont craint de tenter un changement trop soudain dans les opinions du peuple, quelque vicieuses que fussent ces opinions.

Rien ne paroît plus étrange et plus ridicule à un homme raisonnable que de voir que l'on fait moins d'attention aux intérêts d'une nation qu'à ceux d'un monarque et de sa noblesse. Cependant, dans toutes les occasions, la bouche de l'aristocratie est ouverte, pour proclamer l'honneur et la dignité de la couronne, tandis qu'on ne fait jamais mention de la majesté du peuple. Il est vraiment étonnant que chez les nations qui ont été le plus long-tems civilisées, l'art du gouvernement ait fait si peu de progrès; mais les peuples ont été trompés par les artifices et les fourberies de ceux qu'ils étoient accoutumés à regarder comme leurs supérieurs, qui étoient intéressés à abuser de leur crédulité, en prêchant la perfection de ces gouvernemens qui ne protégeoient que leurs propres privilèges.

Le signe le plus infallible sur lequel on puisse asseoir un jugement, est sans doute la liaison entre les causes et leurs effets. Si donc

cette assertion est admise (et c'est une parfaite vérité), il n'existe aucune preuve évidente de l'excellence de la constitution anglaise ; au moins elle n'en fournit aucune dans son état difforme et mutilé ; et tout homme sage qui soutient , ou qui dit sérieusement qu'elle est si parfaite qu'elle ne sauroit admettre d'amélioration , est sûrement un faiseur de paradoxes , et ce seroit perdre son tems que d'argumenter avec lui. L'origine prétendue du pouvoir souverain est un blasphème ; ses principes sont nécessairement vicieux , à moins qu'ils ne soient resserrés et restreints de manière à produire le bien général. C'est-là le grand objet de la vie , et les défauts du gouvernement rendent la plus grande partie du genre humain misérable.

Le brillant galimathias et les rapsodies originales de M. Burk s'accorderont davantage avec les sentimens et les opinions de sa seigneurie que la saine vérité logique d'un Locke , ou les démonstrations mathématiques de Newton.

Nous souhaiterions donc , avant de terminer cet article , graver profondément dans l'esprit du lecteur , combien il est absurde

de faire attention, plus encore d'ajouter foi à des gens essentiellement intéressés à l'issue de cette discussion. Les plus zélés avocats du côté aristocratique de la question sont des gens de cette description; et s'il existe un homme qui, après avoir examiné toute la teneur de la vie politique de Milord Stormont, puisse le croire capable de renoncer à de grands avantages personnels pour avancer le bien général, (pour me servir des expressions de sa seigneurie) il faut vraiment qu'il ait l'esprit romanesque ou dérangé.

Dans la vie privée sa politesse et son hospitalité ne sont pas plus remarquables que ses principes publics ne sont généreux et patriotes.

En l'année 1780, lorsque sa maison fut violemment assiégée et menacée de destruction par les séditeux, un capitaine du — régiment reçut ordre de marcher à son secours : après avoir fait lui et ses soldats les plus grands efforts pendant toute la nuit pour le sauver (et cela avec succès) il reçut le matin un froid message verbal de la part de sa seigneurie, pour l'informer que s'il avoit besoin de quelques rafraichissemens il en

trouveroit dans la chambre de son maître d'hôtel. L'orgueilleux Ecossais qui affecte de donner tant de valeur à la naissance et aux titres, (et en cela il a raison, puisqu'il n'a aucun mérite personnel) ignoroit probablement que ce jeune officier est fils d'un pair d'Irlande, et allié à plusieurs des plus anciennes familles de ce royaume, sans parler de son rang dans l'armée, qui seul étoit un passe-port suffisant pour mériter un siège à sa table.

Nous avons de la peine à quitter ce digne Breton du nord, sans exprimer un souhait que lui et tous les autres de son espèce soient chassés de cette terre fertile, et relégués dans les contrées arides d'où il tire son origine.

M. HENRI VERNON.

C'EST le privilège d'un homme du bon ton de ne pas tenir à ces liens qui ont de l'influence sur les personnes d'une plus basse classe. De-là les liens du sang sont relâchés

dans les cercles des gens de qualité. Ce personnage est neveu du vieux Dick Vernon, dont nous avons donné le portrait, mais il n'y a pas plus de sympathie ou d'amitié entr'eux que s'il n'étoient pas du tout alliés. A Newmarket on l'a souvent vu en grande contestation avec son oncle, chacun faisant les plus grands efforts pour avoir l'avantage sur l'autre, quoique l'âge et l'expérience l'emportassent le plus souvent.

Quoique M. Henri Vernon fût un grand joueur, il n'étoit cependant pas le plus heureux *Jockey* des courses; il eut néanmoins intérêt de le paroître, et il en imposa à ses voisins campagnards, en racontant ses merveilleux succès et la gloire de ses exploits à Newmarket. L'objet de ces relations extraordinaires étoit un emprunt, et les circonstances de cet emprunt furent d'une telle nature qu'elles l'engagèrent à quitter immédiatement le royaume.

Notre aventurier fut toujours célèbre pour son esprit brillant et la fertilité de son imagination, en mêlant du merveilleux dans toutes ses narrations; de-là, il parle avec un effet singulier, de ses voyages et de ses ex;

ploits miraculeux pendant douze ans d'absence de son pays natal ; il donne à entendre que pendant cette courte période , il a été dans toutes les parties du globe , et même dans des endroits qui avoient jusqu'alors paru impénétrables ; il raconte , comment il a traversé les montagnes de glace du Canada , et les sables brûlans d'Egypte ; les dangers imminens qu'il a courus sur terre et sur mer ; les batailles où il a montré sa bravoure , où , après de rudes conflits , la victoire s'est enfin déclarée en sa faveur ; il décrit son adresse surprenante à pointer l'artillerie espagnole contre le fort d'Alger (1) ; et les services non moins éminens qu'il rendit à sa patrie au siège mémorable de Gibraltar (2).

(1) M. Vernon fait mention des remerciemens publics que lui fit le Général espagnol , et ensuite le Roi d'Espagne lui-même , pour la bravoure et l'adresse qu'il déploya dans cette occasion , où il servoit comme volontaire dans l'armée espagnole.

(2) Milord Heathfield l'a honoré des mêmes remerciemens à cause des connoissances supérieures , du jugement et de la bravoure qu'il avoit montrés dans le service de sa patrie , au siège de Gibraltar ; quoique , par une négligence , ou un manque de mémoire singulier , sa seigneurie

Puisse sa chère *Desdemona* (1), être portée à écouter avec attention ce récit merveilleux, jusqu'à ce qu'à la fin, elle repaire sa bravoure romanesque de son cœur et de sa main.

M. Vernon, après tous ses dangers et tous ses travaux, est maintenant de retour, et de-là nous avons lieu de croire qu'il a terminé avec son ami et son voisin, et que l'on verra bientôt revivre l'hospitalité d'H—t—n.

ait oublié de faire mention de notre héros dans ses dépêches au Gouvernement.

(1) Le présent Margrave d'Anspach avec qui M. Vernon fit le voyage de la Crimée, dont son Altesse a publié la relation, pour l'amusement et l'instruction de ses nombreux lecteurs; et nous sommes informés que M. Vernon se prépare aussi à imprimer une histoire travaillée de ses voyages et de ses aventures incroyables, histoire qui doit être également intéressante, à cause des incidens merveilleux et romanesques dont elle sera remplie.

(2) Le présent Margrave d'Anspach avec qui M. Vernon fit le voyage de la Crimée, dont son Altesse a publié la relation, pour l'amusement et l'instruction de ses nombreux lecteurs; et nous sommes informés que M. Vernon se prépare aussi à imprimer une histoire travaillée de ses voyages et de ses aventures incroyables, histoire qui doit être également intéressante, à cause des incidens merveilleux et romanesques dont elle sera remplie.

Sir FRANCIS E—N.

VÉTÉRAN du club des Jockeys ; mais le *baronet* n'a jamais aspiré à la distinction, et, dans tous les départemens de la vie, il s'est toujours tenu dans une sphère étroite et subalterne. Si Sir Francis n'est pas tout-à-fait dépourvu d'ambition, il n'a que celle de se distinguer à une course de chevaux à la campagne. Parmi la seconde classe des Jockeys, dans son voisinage à Epsom et à Guilford, il passe pour un *connoisseur*, et on croit qu'il a acquis une méthode particulière et curieuse de faire plier un cheval, pendant que l'on mesure pour le *prix*. Ce genre de basse réputation satisfait Sir Frank, et est la seule ambition à laquelle il aspire. En un mot un caractère comme celui-là, est à tous égards si nul, qu'il seroit ennuyeux de nous y arrêter plus long-tems. Son apparence actuelle annonce un prompt voyage à cette terre d'où l'on ne revient plus, et comme sa vie ne fut pas respectée, sa mort ne sera pas regrettée.

M. P I T T.

Les vertus des hommes ne se connoissent que par leurs actions, et plusieurs génies de la première classe se rouillent dans l'obscurité, et périssent ignorés faute d'un patron puissant, qui leur ouvre une carrière pour se déployer.

Il n'en est pas ainsi de ce personnage ; il commença sa carrière politique sous les plus heureux auspices, et ne négligea pas l'occasion favorable d'attaquer un ministre peu populaire et battu, tandis que la popularité et le nom de son père étoient des colosses de force, et que la nation gémissait sous un fardeau incroyable d'impôts, en conséquence des mesures que l'on avoit prises, et qui, si on avoit suivies les conseils de son père, n'auroient jamais été adoptées.

M. Pitt, étoit trop spirituel et trop pénétrant pour ne pas tirer le plus grand parti d'une situation singulièrement heureuse. Elu membre du parlement sans s'y attendre ; — ayant manqué son élection à Cambridge ; n'ayant plus d'espoir pour le moment présent,

il devint membre du parlement par le plus grand hasard du monde (1), dans un moment critique, lorsque tout concouroit à favoriser ses talens et son ambition.

Dans son premier essai, comme orateur, il surprit l'assemblée où son discours fut prononcé; et l'auteur de cet ouvrage se rappelle d'avoir entendu dire à un homme (M Rigby) qui n'est certainement pas prévenu en faveur de ce parti, qu'il surpassoit tout ce qui étoit jamais sorti de la bouche de son pere, même dans le méridien de sa gloire. Nous sommes bien éloignés d'acquiescer à cette opinion, mais c'étoit celle d'un homme dont le jugement méritoit du respect. Dans ses premiers

(1) Il fut élu pour Appleby, bourg aristocratique de Milord L—d—le, à la recommandation du vieux K—t—k, qui l'avoit rencontré quelquefois chez le Duc de Rutland. Le vieux K—t—k se trouvant ensuite dans la plus grande détresse, étant à la fois pauvre, âgé et malade, s'adressa à M. Pitt pour obtenir quelques secours; et ce fondateur de sa fortune reçut une froide réponse de la bouche du Docteur Pretryman, savoir que M. Pitt étoit très-fâché qu'il ne fût pas en son pouvoir de l'obliger. — On n'avoit jamais entendu parler de M. Pitt à Appleby avant le jour de son élection.

discours il montra cette arrogance et cette prévention qui ne l'ont jamais abandonné. Elevé par le succès de ses premiers essais, il quitta sur-le-champ le poste de subalterne, et fit hardiment connoître ses prétentions à la prééminence, disant qu'il n'accepteroit jamais aucun emploi subalterne, sous aucun ministère. Le jeune aventurier étoit bien endoctriné, comme l'événement le prouva pleinement. Des circonstances désastreuses lui préparèrent un chemin à sa situation actuelle, et le nom du père, secondé par une suite d'événemens extraordinaires, servit à faire la fortune du fils. S'engageant à ne jamais abandonner les devoirs d'un vrai représentant du peuple, en faisant ses efforts pour effectuer une réforme du parlement, et ayant toujours à la bouche le mot de guerre, *liberté*, tandis que les sentimens en étoient fort éloignés de son cœur, tandis que ses confidens et ses précepteurs connoissoient mieux ses principes, il trompa la nation sur son honnêteté, et la trahit ensuite. M. Pitt doit sa présente situation au peuple, et il l'a, comme bien d'autres, trahi. Il s'est soumis à la verge, et à cette discipline supérieure du pouvoir

pouvoir exécutif, qui fait de la constitution si vantée de ce pays-ci une pure farce, parce qu'il en absorbe les deux autres branches.

Auroit-on pus'imaginer qu'un jeune homme (les jeunes gens sont en général généreux et fiers) eût si-tôt oublié la main qui l'avoit élevé ? Il s'étoit déclaré l'avocat et l'ami du peuple. Ce dernier avoit eu confiance en ses promesses, et l'avoit élevé dans cette confiance. En considérant cet homme lorsqu'il étoit candidat pour la faveur populaire et la conduite qu'il tint ensuite, on découvre un contraste bien pitoyable ! Que l'on ne vienne pas nous dire que la place de ministre est dure et difficile ; ce prétexte est inadmissible. Il obtint son poste sur les bases solides de principes généreux et populaires : c'est en lui la plus grande apostasie d'y avoir renoncé.

Les véritables amis de ce pays-ci conviennent que sa gloire et sa prospérité futures dépendent d'une réforme dans la représentation du parlement. — Maintenant tout le gouvernement réside dans le pouvoir exécutif qui commande virtuellement aux deux autres branches de la législature. M. Pitt,

avant son élévation soutenoit une semblable doctrine ; et supposer qu'un ministre tout puissant comme lui , est incapable d'accomplir ses projets , quand il fait des efforts sincères pour réussir , c'est soutenir un paradoxe ; mais M. Pitt , n'est que l'esclave , l'instrument d'une force supérieure. Il s'écarte des principes de son illustre père qui n'a jamais voulu plier devant l'autorité d'aucun monarque ni d'aucun cabinet , quand ils s'opposoient à son jugement supérieur. Il résistoit et réussissoit en général ; ou s'il étoit défait , il résignoit sa place. Son fils suit des maximes bien différentes , et quoique toujours dans la minorité , il s'attache toujours aux douceurs et à l'infamie de sa place ; car il est certainement infâme de pratiquer des mesures que l'on désapprouve. Jamais homme ne parvint au ministère sur des principes plus justes et plus nobles , et jamais homme n'apostasie avec moins de réserve. Il oublie tous ses engagements , et quand il pourroit saisir l'occasion de s'en acquitter avec honneur , en travaillant au bonheur et à la liberté de son pays , et en imitant le glorieux exemple qu'il voit en France , il se répand continuel-

lement en éloges insipides et vagues sur les perfections si vantées de la constitution Britannique, au lieu d'adhérer à son contrat solennel de se servir de toute son influence et de toute son habileté pour en réformer les abus. L'heureux moment fut négligé, et on fit des armemens extraordinaires sous les prétextes les plus faux et les plus chimériques pour amuser le peuple et détourner ses pensées du grand objet constitutionnel, — l'avancement de la liberté; de sorte que l'observation d'un écrivain populaire (1) est parfaitement juste, qu'en considérant le ministère actuel, il semble que les guerres sont excitées pour lever des taxes, et non pas les levées pour soutenir les guerres.

S'il étoit nécessaire de s'étendre sur ce qui est si généralement connu et senti, son apostasie de la doctrine populirae, à laquelle il doit sa fortune et son élévation, nous ferions seulement mention de cette extension scandaleuse du droit d'accise pendant son ministère, qui avoit commencé sous une belle promesse de liberté, droit qui a été porté à un

(1) M. Payne, Droits de l'Homme.

taux si excessif, que l'auteur même de ce système, le père de la corruption, *le modèle du patriotisme* (1) suivant M. Burke, n'auroit jamais osé y penser.

Nous ne sommes pas sous l'influence du préjugé, et nous croyons qu'il importe fort peu que tel ou tel homme soit ministre, à moins qu'il ne soit déterminé à résister à l'influence de la couronne, et conséquemment à la diminuer par une réforme du parlement; jusqu'à cette époque, le système sera invariablement le même que nous l'avons vu jusqu'ici. M. Dundas, l'ami du roi — le conseiller affidé de Milord North, a uniformément suivi le plan que nous attaquons. C'est maintenant lui qui fait mouvoir les roues du gouvernement. Il est l'ami et le conseiller secret de l'homme qui a culbuté son ami, Milord North; est-il donc surprenant qu'il ait débauché son jeune élève, et que le même levain corrompu continue d'exister ?

La vie publique de M. Pitt, ne fournira aucun sujet d'éloge à l'historien fidèle et juste. Un siècle plus éclairé et plus impartial, quand les erreurs de l'antiquité auront perdu leur force, verra son caractère dans ses cou-

(1) M. Walpole.

leurs primitives. Il doit alors paroître comme un hypocrite et un ingrat, ou se soumettre à l'alternative de passer pour un esprit très-superficiel.

Dans sa vie privée, il n'est ni plus aimable ni plus exemplaire. Le système ministériel qu'il a adopté, paroît dans l'économie intérieure de toutes ses actions. Il semble s'imaginer que la vraie dignité consiste dans un air froid et réservé, qui bannit tout pétitionnaire de sa présence, et il ne souffre pas qu'aucun cas de détresse, quelque justes et pressantes que soient les réclamations du malheureux, le détourne jamais de la routine des affaires, ou lui arrache le moindre soulagement. Négligent et indifférent dans ses affaires particulières, il ne laisse jamais échapper aucun trait de générosité pour animer la froideur générale de son caractère. Adonné aux excès du vin, il conserve toujours sa réserve et sa mauvaise humeur naturelle, et au milieu des plaisirs de la table il ne montra jamais la moindre flexibilité ou la moindre inclination à se laisser convaincre. Quoiqu'il ait souvent été obligé de se soumettre à la nécessité, cependant il n'a jamais

eu assez de candeur pour reconnoître que la foiblesse d'aucune mesure dont il étoit l'auteur eût occasionné cette nécessité. Avec tous ces défauts, sa précaution et sa *plausibilité* sont bien calculées pour enchaîner la confiance de l'intérêt territorial et mobilier, et il en tire le meilleur parti ; faisant les plus grands efforts pour persuader que les finances de la nation sont dans l'état le plus florissant ; appréciant toutes les circonstances qui tendent à confirmer cette croyance, et cachant soigneusement les vérités qui pourroient servir à la diminuer ou à la détruire. Il n'y a maintenant pas beaucoup d'apparence qu'il résignera ou qu'il sera forcé d'abandonner le poste éminent qu'il occupe ; mais qu'il se retire ou qu'il soit renvoyé, il ne pourra jamais prétendre aux remerciemens et à la reconnaissance de sa patrie, et il sera regardé par la postérité comme un homme qui se soumet aux circonstances et un apostat.

SIR FRANCIS P—le.

DANS les portraits que nous avons offerts au public, il ne nous a pas paru qu'il y eût aucune nécessité d'adopter une méthode d'arrangement, notre principal devoir étant de conserver, dans toute sa pureté, le caractère impartial de la justice, et nous ne croyons pas nous être dans aucuns cas écartés de cette règle. Il ne faut pas des connoissances bien profondes, ni une érudition bien étendue pour faire un ouvrage de ce genre; son mérite est d'une autre nature, et on ne sauroit nous objecter sérieusement que le petit Sir Francis P—le, suive de si près le *grand* M. Pitt.

La presque nullité de ce *baronet* le mettoit à l'abri de nos animadversions, si, comme nous l'avons remarqué dans d'autres circonstances, les vices de son esprit ne lui donnoient pas de la célébrité, tandis que ses habitudes devoient le laisser dans l'obscurité.

On a vu des personnes extrêmement mal partagées du côté de l'esprit, qui, par un

caractère aimable et leur bonté d'ame , effaçoient toute impression défavorable.

La première apparence de Sir Francis P—le est contre lui, mais il seroit bien impossible qu'une plus grande connoissance de sa personne fît naître en sa faveur des préjugés capables de détruire la justice de la première impression.

En faisant nos observations sur la vie humaine, nous voyons souvent des personnes d'un vrai mérite, — possédant une bienveillance intrinsèque, et nombre d'autres qualités engageantes, négligées et pour ainsi dire exclues de la société, tandis qu'un malheureux de cette espèce dont la voix même est rebutante, est reçu avec un air de courtoisie et de respect. Il est vrai que ceux qui peuvent s'accommoder d'une pareille société sont en général des gens de peu de discernement.

Le baronet en question se plaît dans la plus basse compagnie. — Il est naturel qu'il la fasse. Quand il peut rassembler autour de lui une bande de Jockeys à qui il raconte la généalogie des chevaux de course, et à qui il fait part de ses connoissances dans ce

genre de divertissement, avec toutes les anecdotes curieuses dont il a été témoin, *élevé* par les fumées du tabac et de l'ale (1), ce qui doit nécessairement donner un nouveau lustre à sa conversation ; alors il est dans son élément.

Quittons de pareils êtres, c'est réellement perdre son tems que de l'employer sur un pareil sujet.

LE DUC DE RICHMOND.

Nous nous piquons d'être toujours conséquens ; de ne jamais nous laisser guider par la voix ou par les préjugés des autres. Ce seigneur, selon le bruit public, n'est pas populaire, et *en jugeant ceux qui le jugent*, ce peu de popularité lui sert d'éloge auprès de nous.

Le duc de Richmond a un esprit ferme et élevé ; ses efforts constans et patriotiques

(1) Sorte de bière anglaise.

pendant le long procès de la guerre d'Amérique, furent tels qu'ils sont au-dessus de tout panégyrique; et son discours, dans la chambre des pairs, où il déclara noblement et clairement les droits des hommes et l'indépendance de l'Amérique, même au moment où Chatham fut frappé de mort, ne sera jamais oublié.

Sa désertion prétendue de son parti, que l'on a si sévèrement scrutée, et traitée avec tant d'aigreur et d'esprit, ne peut tromper que les ignorans, mais n'en imposera jamais à un homme éclairé. Quand les ennemis et les amis connus de la liberté se réunissent, il étoit tems qu'il rompît ses liaisons; et si son esprit actif a accepté un emploi où il peut déployer ses talens, il ne s'ensuit pas de-là qu'il approuve les mesures du gouvernement. Agissant selon son propre jugement, et sur la conviction de faire le bien, quoique ses décisions ne soient pas toujours orthodoxes, cependant, selon nous, son plan pour réformer le parlement, (quelqu'impraticable qu'il paroisse à un esprit étroit et peu intelligent) est le remède le plus efficace que l'on ait encore proposé. Ce plan auquel

il tient encore, doit toujours être pour lui une égide impénétrable contre l'acharnement des bruits malveillans, et détruire les calomnies de ceux qui agissoient autrefois avec lui, qui, incapables de le corrompre ou de le séduire, ne laissent échapper aucune occasion de le diffamer. — Ce plan est trop contraire à l'aristocratie, pour qu'on le mette en pratique, même pendant le ministère *indépendant* de M. Pitt; mais s'il y a quelque vice dans la conduite politique du duc de Richmond, c'est qu'il se soumet à agir de concert avec le ministre actuel.

Si nous approuvons en général les principes de ce pair, dans sa vie publique, il n'est pas moins admirable dans ses arrangemens et dans son économie domestique. Il est libéral sans profusion, hospitalier et enjoué, frère indulgent et affectionné; et pratiquant tous les devoirs de la vie privée, il est impossible de concevoir un homme plus aimé ou plus respecté dans sa sphère.

Il nous convient donc de rejeter le venin de la calomnie qui a été fort acharné à décrier le duc de Richmond. Nous nous rappelons encore du tems où il refusa ferme-

ment toutes les sollicitations répétées de la part de la coalition; c'est de-là que tous les partis sont irrités contre lui : mais il ne faut pas altérer la vérité, et quand M. Pitt aura assez d'ascendant sur un certain personnage pour obtenir son consentement sur des mesures que tout homme d'honneur et qui aime sa patrie anticipe déjà, le duc de Richmond se trouvera le plus zélé partisan de tout système qui paroîtra le plus favoriser les vues patriotiques.

Nous savons que notre opinion sur ce seigneur n'est pas conforme à celle du public⁽¹⁾; mais nous ne sommes ni les esclaves du préjugé ni les dupes de l'erreur, et il arrive rarement que le peuple connoisse ses meilleurs amis. C'est l'heure de l'épreuve qui l'éclaire et l'instruit; et si cette période arrivoit pendant la vie du duc de Richmond; on le verroit alors briller dans son éclat naturel.

(1) Qu'on se rappelle néanmoins que cette opinion vient de ceux qui ne purent ébranler ses principes et son intégrité pour lui faire sanctionner une mesure qu'il détestoit, et qui excita l'indignation de tous les gens indépendans du royaume.

M. HENRI B—b—y.

ON remarque fort justement que les personnes célèbres par quelques talens particuliers, sont souvent, à d'autres égards, stupides, phlegmatiques, et pesans. Le talent de ce personnage est bien connu, puisque toutes les boutiques d'estampes en donnent des échantillons. — Le vin d'Oporto et le *porter* (1) quelque tort que leurs excès aient fait à son tempérament, n'ont pas encore diminué la perfection de son art. Son visage en est boursoufflé et défiguré; ses sens en sont engourdis, puisqu'il paroît toujours dans un état de léthargie. Cependant tout parfait qu'il est, il fut choisi pour introducteur, ou pour maître des cérémonies de la duchesse d'York; et si son altesse royale ne s'est pas prémuni contre la fausseté des premières impressions, elle doit avoir conçu d'étranges idées des manières et de l'adresse d'un gen-

(1) Forte bière anglaise ou bière de porteur.

tilhomme Anglais par la mesquine apparence de M. B—b—y.

Il est cruel de faire ainsi sortir un homme de son élément, et de l'exposer au ridicule du public. Le bon sens de son frere auroit dû s'y opposer. — L'honnête Henri auroit été sans conséquence au café de Mount où il a tant de semblables; mais le faire paroître en public comme un homme du bon ton, pour être à la suite d'une princesse accomplie, et pour exciter les remarques satyriques d'une cour, c'étoit inhumain.

Depuis qu'il est en place, il paroît cependant plus soigné dans sa personne, et plus élégant dans ses parures, mais nous lui recommandons plus d'aisance dans ses habillemens, parce que son apparence actuelle menace d'une explosion.

Nous croyons que c'est par le crédit de son frere qu'il obtint une place dans la maison du duc d'York, dans l'intention peut-être de le détourner de ses vieilles habitudes; mais si la beauté et la persuasion de sa maîtresse ne purent rien sur lui, nous craignons que les raffinemens et l'exemple du grand monde, où il a été introduit si tard, ne

soient pas dans le cas de le réformer. Henri n'a pas encore fait son noviciat dans ce nouveau collège, et quoiqu'il paroisse bouffi d'orgueil de sa nomination, nous appréhendons cependant qu'il n'aura pas assez de résolution pour passer par toutes les étiquettes et les cérémonies fatigantes de la vie des gens de qualité. Nous nous attendons à le voir bientôt reprendre son ancienne station au café de Mount, et convaincu de la vanité de tout luxe et de toute magnificence étrangère, retourner avec une nouvelle satisfaction aux délices familières de son verre d'eau et de genièvre, et de son humble opporto.

Le Comte D'HARRINGTON.

IL y a beaucoup à louer et à admirer dans ce Seigneur. Il a su se roidir contre toutes les tentations du vice, en résistant au penchant fatal des exemples les plus dangereux et les plus corrompus. Les scènes de dissipation et d'immoralité particulières aux grands cer-

cles , et dans lesquelles ses parens étoient particulièrement enveloppés, ne firent aucune mauvaise impression sur sa jeunesse ; il fournit un exemple frappant du contraire , par les plaisirs et la félicité domestique, dont il jouit. Tous les devoirs de la vie privée sont suivis par Milord Harrington de la manière la plus exemplaire. Ses ressources de bonheur ; consistent en une femme et des enfans , qui sont les objets de sa plus tendre sollicitude et de son affection ; aussi n'est-il pas atteint en la moindre chose des vices du siècle.

Dans sa capacité militaire il a le plus grand soin et l'attention la plus méritoire aux mœurs : et à la discipline de son régiment ; et quoiqu'il semble toujours prêt à punir, il n'en est pas moins aimé et respecté des officiers et des soldats. Durant la guerre , il servit en Amérique avec beaucoup d'éclat , au détriment d'un tempérament délicat, et si nous ne nous trompons pas, ce fut lui qui apporta les dépêches contenant le détail de la prise des forces britanniques à Saratoga : son amitié pour le général, le porta à faire tout ce qui étoit en son pouvoir pour en pallier et en cacher l'ignominie : cependant ses efforts furent vains ;

aucune

aucune circonstance ni laps de tems n'effacera jamais la tache imprimée sur l'officier qui commandoit et rendit cette armée.

Lord Harrington est oncle du Lord B—m—e; et nous ne doutons pas qu'il ne fasse tout ce qui est en son pouvoir pour le sauver de l'orage qui le menace. Ce jeune gentilhomme de qui nous avons déjà fait légèrement mention, nonobstant son excentricité, n'est pas dénué de bonnes qualités; il est généreux, ouvert, sincère, mais entouré des cormorans voraces, qui se repaissent journellement de sa bonté, et l'induisent à persévérer dans ces excès, qui, quoi qu'il en arrive, finiront par sa ruine; — il n'a pas le tems de réfléchir un instant; néanmoins quand le moment fatal arrivera; il trouvera que les sang-sues insatiables, à qui il a si long-tems servi de proie, et qui ont accéléré sa chute, seront les premières à lui reprocher son intempérance et sa prodigalité, qu'elles avoient elles-mêmes encouragées; elles le quitteront graduellement, et il se trouvera dans une vaste solitude, universellement abandonné. Alors il deviendra un autre Timon, haïssant l'espèce humaine, et maudissant l'ingratitude de ce

monde, sur lequel il avoit fondé toutes ses espérances et sa félicité.

Pour éviter cette alternative terrible, il faut qu'il adopte immédiatement, s'il n'est pas encore trop tard, un plan modéré, raisonnable, et prudent, suivant que les débris de sa fortune le lui permettront; et si ce pamphlet lui tomboit entre les mains, nous désirons sincèrement qu'il fasse attention à notre avis, et à ce que nous lui suggérons, comme venant d'une personne qui lui veut sincèrement du bien et qui est son ami.

Nous avons été conduits dans cette digression par les motifs les plus purs, et si nos conseils produisent quelques effets salutaires, notre travail sera amplement récompensé.

Il reste peu de choses à dire de Milord Harrington. Nous croyons que depuis peu il a été dans l'habitude de fréquenter la résidence royale de Windsor, mais ses vertus ne sont pas d'un genre à faire impression dans ce quartier-là. Il desiroit succéder à Lord O—d comme maître de la venaison : on ne fit cependant aucune attention à ses prétentions, afin de récompenser *le mérite extraordinaire* de Lord G—lle, parent de M. Pitt,

qui, avant cela (pauvre homme!), ne jouissoit pas des faveurs ni des bonnes choses du gouvernement.

Il ne paroît cependant pas que le Lord Harrington ait été frustré dans son attente, et il continue de manifester un attachement et une prédilection pour la cour.

SIR CHARLES B—pf—de.

L'INJUSTICE et la cruauté du grand monde sont bien marquées par la négligence générale que ce personnage a éprouvée pendant le règne de son indépendance et de sa prospérité; ses talens sociaux et son enjouement naturels étoient toujours applaudis et admirés, et son attachement inébranlable au parti (qui lui fut fatal, par la perte de son élection à E—t—r,) lui méritoit avant cette époque des applaudissemens continuels. En un mot c'étoit en général, *le meilleur, le plus joli garçon du monde*. Mais voyez le triste contraste! son caractère généreux et

amicâl, qu'il étoit bien aise de faire parbître dans toutes les occasions, n'eût pas plutôt produit une révolution dans sa fortune, et à peine parut-il dans la détresse et dans le trouble, que l'on changea sur le champ de ton. Le pauvre homme étoit alors son plus grand ennemi à lui-même, — cela ne pouvoit pas être autrement. — On avoit prévu depuis long-tems que son caractère insouciant et sa prodigalité finiroient par le ruiner. — Il seroit inutile de lui accorder des secours momentanés, parce que cela ne serviroit qu'à lui fournir les moyens de continuer dans ses anciennes habitudes; et il ne tarderoit pas à être replongé dans les mêmes difficultés.

Tels sont les sentimens *protéiens* des gens du bon ton, et tel fut le langage dont on se servit par rapport à ce malheureux gentilhomme. Pauvre homme! il se flatta toujours jusqu'au dernier moment: Il ne songeoit guère que parmi ses nombreuses connoissances, il ne trouveroit pas un ami; et il ne découvrit malheureusement son erreur que lorsqu'il en eut besoin.

Alors vraiment le masque fut levé, et lui

dont on recherchoit si ardemment la compagnie fut laissé à gémir dans la solitude et dans l'oubli.

Si Sir Charles B—de avoit été un apostat, s'il avoit renoncé à son parti ou à ses principes, s'il n'avoit pas uniformément voté en parlement avec l'opposition, il seroit maintenant un des représentans de la ville d'E—r; mais son attachement inviolable à ceux qu'il regardoit comme ses amis, fut la cause de sa ruine.

D'autres de moins de mérite, mais d'un plus grand poids dans la balance politique, et qui n'avoient pas besoin de la même protection, ont été adoptés par le parti, et élus membres du parlement par son influence, et ainsi les principes les plus égoïstes ont pris la place des obligations de la reconnoissance et de l'amitié.

Recommandons cependant à notre ami de ne pas s'abandonner au désespoir. D'autres ont également éprouvé l'ingratitude qu'il éprouve aujourd'hui; son caractère heureux est fait pour luter contre l'adversité, et nous espérons qu'il en triomphera.

S'il arrivoit un changement favorable dans

ses affaires , il seroit encore entouré des sourires et des caresses du monde , mais l'expérience serviroit à le tenir continuellement en garde contre sa fausseté et ses fourberies

M. THOMAS OUNSLow.

*Que ceux qui comptent sur la faveur
des Princes, sont malheureux !*

SHAKESPEAR.

LE personnage qui fait le sujet de ce chapitre étoit autrefois très-bien dans les bonnes grâces du prince de Galles , et ses talens comiques , quoiqu'ils approchent de la bouffonnerie , et de la grimace , étoient faits pour lui en assurer la continuation ; inséparables et intimes comme ils paroissent l'être , on dit que leur union fut rompue par un événement qui , quoiqu'on puisse l'accuser d'imprudence , n'est pas déshonorable pour M. Ounslow.

Le public connoît l'affaire qui arriva il y a quelques années, pour troubler la félicité et la paix de cette respectable famille (1), et qui obligea notre héros à sortir soudainement du royaume. — Après une longue absence, ses parens avoient conçu une espérance qui fut trompée, comme elle devoit l'être. Ils s'étoient imaginés qu'il étoit *possible* que les paroxismes de l'indignation publique fussent passés, et que la sanction du prince de Galles, qui ignoroit sûrement la tache du personnage en question, pourroit rendre encore une fois leur parent à sa patrie et à la société. Dans cette illusion, ils lui mandèrent de revenir, et selon le desir de Thomas, le Prince donna un grand

(1) Thomas Ounslow étant à l'exhibition des tableaux à Londres, où il y avoit alors plus de cinq cents personnes, fit à un des spectateurs quelques attouchemens d'un genre un peu suspect; celui-ci crut d'abord s'être trompé, et se retira dans un autre coin de la salle. Notre héros l'y suivit et répéta ses gestes indécens, sur quoi il lui donna un bon soufflet, en s'écriant que c'étoit un B—gre. Ounslow prit aussi-tôt la fuite, sans répondre un seul mot. Une pareille passion est si odieuse en Angleterre, qu'elle exclut pour jamais un homme de la société.

dîner, auquel le malheureux voyageur étoit assis à la droite du Prince qui lui parla avec beaucoup d'affabilité, et lui fit toutes sortes de politesses. — On remarqua durant le repas beaucoup de froideur et de réserve; et lorsqu'il fut fini, tous les convives, contre l'usage ordinaire, se retirèrent sur-le-champ. Son Altesse Royale ne sut à quoi attribuer cette conduite singulière de la part de ses amis, et saisit le lendemain la première occasion d'en demander la raison à Milord Beauchamp; le mystère fut alors dévoilé, et le pauvre Thomas n'a plus, depuis, reparu au château Carlton.

Il est impossible de détester plus que nous ce vice infâme, quoique nous ayions compassion de ceux qui en sont les victimes; mais, dans la circonstance actuelle, le Prince n'auroit pas dérogé, si, après une petite réprimande, il eût montré moins de sévérité contre les sentimens de la tendresse fraternelle.

Malgré cela, M. Ounslow paroît fort tranquille, (et peut-être par la conviction de la pureté de ses intentions) ne montre aucun signe d'avoir été frustré dans son attente. Son phaéton et ses petits chevaux occupent la plus

grande partie de ses pensées; et tandis qu'il en jouit, il ne paroît pas que le mépris même d'un Prince puisse altérer la sérénité de son ame.

Ce personnage a été marié deux fois, et malgré les apparences, ses plaisanteries et son originalité, qui ne sont pas du tout désagréables, quoique peut-être un peu trop assaisonnées pour les palais délicats de quelques femmes, lui ont procuré deux femmes *fécondes*. Il les méritoit, car il se conduit bien, et est à tous égards un homme honnête et agréable.

Il tient ces qualités de son père, que nous détestons comme courtisan; mais que nous admirons et aimons dans la société, parce que c'est un homme d'honneur et de la plus grande intégrité; le meilleur et le plus indulgent des pères, d'une probité et d'une générosité sans égale dans toutes ses affaires.

Le Comte DE CHESTERFIELD.

LES souverains se sont toujours distingués dans le choix de leurs favoris, et c'est la raison pour laquelle ce seigneur est si bien auprès de notre intelligente cour ; sa seigneurie excelle dans une multitude de talens. Elle fournit de quoi rire à notre facétieux monarque et procure des emplâtres pour les cors à la reine ; nous apprenons qu'on doit créer pour milord une nouvelle place, celle de *chiropodiste* de la reine.

Nous avons déjà eu occasion de faire des observations sur les pouvoirs surprenans de la sympathie. *Amor justitiæ* n'est pas moins un principe dominant dans le cœur du roi que dans celui de sa seigneurie. Il est chez eux si absolu que la foible voix de la miséricorde peut à peine s'y faire entendre. Ils n'admettent aucune excuse , aucune tendre réclamation pour changer le cours de la justice, de la sévère et inexorable justice. Le docteur Dodd fut la victime de cette ferme et inébranlable *vertu* dans son élève

et son *ami* ; et le premier acte du pouvoir exécutif après être recouvré de la plus cruelle maladie, fut de signer la sentence de mort d'une multitude de pauvres malheureux, qui avoient attendu pendant plusieurs mois, flottant entre la crainte et l'espérance, et qui avoient dépensé leur dernier sou pour illuminer leur sombre cachot, lorsqu'on apprit cette heureuse nouvelle ; mais hélas ? pas de joie pour eux. Leur perspective flatteuse fut à la fois changée en misère et en désespoir ; le terrible arrêt de mort arriva : pas de répit ! pas de mitigation ! pas de miséricorde ! Les cœurs de bronze des geoliers furent même attendris des scènes pitoyables qui furent les effets de la rage et de l'espoir trompés. L'ordre sévère de la loi fut rigoureusement exécuté. La miséricorde ne vint pas modérer la rigueur de la justice, qui fut administrée dans tous les cas sans distinction ; tel fut le principe qui leur fut fatal. L'assassin, et le jeune homme que de mauvaises habitudes et l'indolence avoient réduit à la misère, et qui avoit peut-être volé de quoi soutenir son existence, eurent tous le même sort. Pas de distinction de crimes, pas de différence de puni-

tion. Si la miséricorde avoit résidé dans le cœur du roi, c'étoit sûrement-là le moment de la faire agir.

Le malheureux débiteur insolvable, dont le sort n'est guère moins à plaindre, qui s'attendoit à voir les portes des prisons s'ouvrir devant lui, pour lui rendre le plus chéri des dons du ciel, l'immortelle liberté ! en cas de l'évènement désiré, fut aussi trompé dans son attente. Le plus beau joyau de la couronne fut obscurci ; on ne fit aucun acte de munificence pour gratifier les espérances que le public avoit conçues. Il n'y eut aucun hôpital d'enrichi, aucun débiteur (peut-être quelque artisan industriel) chargé d'une nombreuse famille dont les malheurs ne provenoient que d'une trop grande confiance, ne fut élargi, — les portes des prisons restèrent fermes sur leurs gonds, — la cassette royale ne dégorgea pas une seule obole du trésor immense qu'elle contient. Au lieu de remplir ces chères espérances, qui auroient mieux témoigné l'effusion de la piété et de la bienfaisance, le public fut amusé de la farce d'un service religieux, et d'une pompeuse procession dans les principales rues de la capitale. On pro-

clama des jeûnes et des fêtes; on encouragea toute espèce de débauche et de dissipation; ce qui tint le peuple en fermentation pendant plusieurs semaines. On fit des feux de joie et les plus brillantes illuminations aux dépens des parasites de la cour, et le génie de l'invention fut épuisé pour suppléer au *déficit* du luxe le plus raffiné. Les ambassadeurs des princes étrangers se piquèrent d'émulation pour déployer la plus grande magnificence, et tous les pouvoirs de l'imagination furent employés à cette occasion, mais tout étoit faux et illusoire; et ce seroit un blasphème de supposer qu'un seul acte de charité n'eût pas été plus agréable à un Dieu juste et miséricordieux, que toute cette vaine pompe et cette ostentation; mais hélas, dans quelle histoire trouverons-nous un seul exemple d'une pure et sincère reconnaissance? La miséricorde est le plus bel attribut de la prérogative, et quand on le néglige dans un moment comme celui-là, on peut bien supposer que le cœur n'en est pas susceptible.

L'impression que fait l'actrice enchanteresse (1), quand elle récite avec une éloquence,

(1) M^e Siddons.

irrésistible le sublime langage de notre divin poëte, sur le panégyrique de la miséricorde ; étoit-elle donc effacée ? — « Elle sied mieux » au Monarque sur le trône que sa couronne, » et le pouvoir terrestre ressemble le plus aux » dieux, quand la miséricorde assaisonne la » justice » ?

Nous avons involontairement été connus dans ces réflexions, et nous allons maintenant continuer de donner quelques autres éclaircissemens sur cet ornement de la noblesse.

S'il n'a pas hérité l'esprit et l'urbanité de son ayeul, il possède une espèce de gaieté plus *grossière*, plus analogue au goût et à l'imagination plaisante de son maître. Sa présence ne manque jamais d'animer les ombres de Windsor, et la chasse devient languissante et sans intérêt quand elle n'est pas égayée par les charmes de la conversation de sa seigneurie ; aussi n'y manque-t-elle pas souvent.

Ce seroit faire une grande injustice à la sagacité et à la pénétration d'un monarque sage et rempli de discernement, de supposer qu'il ne connoît pas le mérite universel de ce personnage distingué. Comme sa majesté a la

sagesse de le découvrir, elle a aussi la candeur et la générosité de le récompenser. C'est pourquoi il fut une fois nommé à une brillante ambassade à la cour de Madrid; mais quoiqu'il en ait constamment reçu les appointemens, et toutes les douceurs qui y sont annexées, il fut tellement captivé par la beauté et les charmes d'une *jeune* et célèbre courtisane française (1), également admirée et aimée en Angleterre et en France, qu'il n'alla jamais plus loin que Paris. Il prodigua généreusement sur elle les sommes qu'il tiroit de cette ambassade qu'il étoit si éminemment fait pour remplir et honorer. Nous l'avons souvent vu dans un tête-à-tête amoureux, dans une loge grillée à l'opéra, déployant ces grâces naturelles si fortement recommandées par son prédécesseur. Si Rowlandson ou Bunbury avoient été présens, ils auroient trouvé matière à exercer leurs talens, et nous aurions alors eu le pendant du tête-à-tête si bien esquissé du comte de Derby et de mademoiselle Farren.

(1) Mademoiselle du Thé étoit alors dans sa quarante-troisième année.

Dans les cercles de qualité , les devoirs domestiques sont fort négligés ; c'est pourquoi il n'étoit pas surprenant de voir *Lady Chesterfield* dans une loge opposée regarder avec indifférence l'enthousiasme et les transports de son infidèle ; mais comme l'ami et le patron de Milord donne un si bel exemple lui-même de fidélité conjugale , nous nous flattons qu'il servira à empêcher désormais aucune autre infidélité , et à assurer à *Lady Chesterfield* la possession *entière* d'un trésor si estimable.

Nous recommandons sérieusement à sa seigneurie l'importante charge qui lui est confiée ; et nous nous flattons que sa profonde science empêchera que le public , qui paroît maintenant avoir tant de plaisir à voir la famille royale , soit à l'avenir trompé dans son attente par les cors aux pieds de sa majesté.

CONCLUSION.

CONCLUSION.

Nous avons enfin traversé toute l'ordure de l'étable d'Augias; et dans nos progrès, nous voyons avec douleur combien peu de personnes ont mérité nos louanges. — Nous ne nous sommes jamais écartés de la plus stricte impartialité; et cette publication, quoique son titre ne paroisse pas l'annoncer, peut avoir un bon effet sur la réforme des mœurs, chose que ne nieront pas même ceux dont elle pourra exciter la plus grande inimitié; — en démontrant l'absurdité et l'injustice de rendre hommage à ceux qui en sont virtuellement les plus indignes, et en souffrant qu'un exemple si bas opère au détriment de la vertu et des perfections réelles.

Sous la sanction de ce tyran, la coutume, les plus pernicioeux abus sont consacrés, et nous avons fait nos plus grands efforts pour déraciner un système si fatal à la paix et au bonheur général du genre humain. Tous les argumens que l'on a avancés, ou qu'il est possible d'avancer contre l'innovation, ne viennent que de l'erreur la plus grossière et

du préjugé. Sans cet heureux esprit d'innovation, quel seroit l'état de la mécanique, des mathématiques, de la géographie, de l'astronomie et de tous les arts utiles et des sciences qui servent à l'instruction et au bonheur du genre humain? Les gouvernemens qui ont évidemment les marques de l'erreur et de la misère, sont-ils moins susceptibles d'amélioration, ou la politique est-elle la seule science qu'il faille négliger? Si nous examinons quels sont les avocats de cette doctrine d'*anti-innovation*, nous trouverons que ce sont ceux qui perdront le plus par-là, ou s'ils se tiennent derrière le rideau, ceux qui paroissent sur la scène ne sont que leurs agens. Les chefs eux-mêmes se contentent de pompeux éloges sur la constitution; mais quand on les presse d'argumenter, ils battent en retraite, et ne font autre chose que répéter ces mêmes éloges. Une assertion ou un argument peuvent autant différer l'un de l'autre que la vérité et la fausseté. Je pourrois aussi conséquemment dire que *Sir Isaac Newton* est le plus grand imbécille qui ait jamais existé; et si on m'en demandoit la raison, m'en tirer avec autant d'éclat, en répliquant

de la même manière. C'est avec chagrin que nous avons vu depuis peu les chefs des deux partis dans ce pays-ci, employer les mêmes moyens pour soutenir un système que la raison et l'humanité rejettent, et que l'expérience a mis en danger. Ils s'accordent sur ce seul point, mais ils n'offrent pas une ombre de raison pour appuyer leurs éloges. Argumenter de l'état comparatif des nations à différentes époques, c'est raisonner très-faux; mais même en profitant de ces circonstances, ne sommes-nous pas actuellement accablés des plus grands maux sous ce gouvernement si vanté. M. Pitt et ses amis étant aujourd'hui en possession *des pains et des poissons*, desirer naturellement d'en conserver le monopole; et il n'y a pas de méthode plus plausible pour eux, après avoir une fois acquis un empire sur l'esprit des hommes, que de perpétuer cet empire, en en imposant à leur crédulité; — mais la véritable et la seule raison pour laquelle on ne tente pas une réforme dans l'état actuel des choses, c'est que la corruption a intérêt qu'elles restent telles qu'elles sont. De-là, comme nous l'avons déjà observé, tous les partis semblent d'ac-

cord; ceux qui possèdent les bonnes choses; craignant de risquer la moindre altération qui peut affecter leur possession, et les candidats pour l'avenir, appréhendant l'extinction de ces bonnes choses vers lesquelles ils tournent encore des regards avides et pleins d'espérances. Nous fûmes très-mortifiés, le premier jour de cette session du Parlement; d'entendre prononcer à M. Fox le discours le plus languissant, le plus vague et le moins noble qu'il ait jamais fait.

Bien différent du style qu'il avoit adopté l'année dernière, toutes ses expressions touchant la liberté, étoient couvertes d'une timidité et d'une précaution qui nous font croire qu'il est sous la direction de quelqu'influence aristocratique. Le successeur aux biens et aux propriétés de l'affable et vertueux Rockingham, est l'homme le plus fier et le plus altier que le monde ait jamais produit. On dit que M. Fox n'est pas dans des circonstances brillantes; mais la pauvreté devroit animer un esprit droit et ferme, plutôt que le déprimer; et il sied à un esprit comme le sien de mépriser la dépendance, et de tracer une sphère où il pourra appeler à son secours

toutes les vertus et tous les talens de la nation.

La contestation dans toutes les occasions, ne paroît être qu'un vil combat pour le pouvoir : le seul acte méritoire qui vienne de la couronne , c'est lorsqu'elle recommanda dernièrement la révocation de certaines taxes. Cependant, par une jalousie affectée et inconsiderée, les grands chefs de l'opposition la condamnent, au lieu de faire leurs efforts pour en étendre le principe. C'est l'esprit d'égoïsme qui rend le grand corps du peuple, sous le système actuel, indifférent par rapport aux individus qui tiennent les rênes du gouvernement. Il s'aperçoit que le plan est uniforme et régulièrement conduit : c'est pourquoi il ne s'intéresse pas à ces choses-là; et il n'y a qu'un sentiment de conviction pour son propre intérêt et sa propre sûreté, quand il sera persuadé de la perfidie et de l'égoïsme des deux partis, qui puisse le tirer de sa léthargie et le porter à assurer ses droits. Vivons dans l'espoir que cette époque éclairée n'est pas fort éloignée. Il est nécessaire, dans certaines occasions, que les Ministres affectent la popularité, pour contrebalancer ou

détruire les efforts de leurs rivaux. Mais si M. Pitt est sincère, pourquoi ne rassemble-t-il pas sa phalange ministérielle dans le seul cas où il néglige de le faire, et où l'influence d'une pareille autorité est seulement supportable, pourquoi n'issue-t-il pas l'ordre royal pour procurer l'abolition de ce détestable commerce de chair humaine, la traite des nègres; — commerce qui met l'homme au-dessous de la brute. Excepté ceux que l'intérêt ou l'influence des gens intéressés ont rendu insensibles aux souffrances affreuses de leurs semblables, il n'y a qu'une opinion et un souhait sur ce sujet: Ce seroit un libelle contre l'humanité, que de supposer le contraire. Ceux qui sont intéressés à maintenir la continuation de ce trafic exécrable sur la côte d'Afrique, disent artificieusement que l'abolition de la traite renferme l'émancipation des nègres dans les Antilles (et cela vaudroit mieux si le système étoit général); mais les plus zélés avocats des droits de la nature n'ont jusqu'ici proposé rien de semblable en faveur de ces infortunés. Ils ne desirerent que d'empêcher sur-le-champ et efficacement l'importation des esclaves dans nos îles de l'Amé-

rique. Cela une fois obtenu, l'intérêt et les réglemens d'une sage législature ne tarderoient pas à faire cesser la situation des Nègres actuels d'être la disgrâce du nom et du caractère anglais.

La seconde raison alléguée par les patrons ou les complices de ces oruautés, c'est qu'il seroit impossible de cultiver nos plantations sans des supplémens constans de la côte d'Afrique; mais on a incontestablement prouvé que, dans toutes les îles, année commune, les naissances étoient égales aux morts, si même elles ne les surpassoient pas, chez cette race souffrante et misérable; que la population seroit donc bien plus grande, si on les traitoit avec moins de sévérité et si l'on empêchoit cette communication libre entre les deux sexes, par les influences réunies de la religion et de la politique. Outre cela les planteurs se sont empressés d'acheter autant d'esclaves que possible, depuis le commencement de ces salutaires efforts en faveur de l'humanité. Ainsi surchargés dans plusieurs endroits, ils ne sentiroient aucun inconvénient immédiat ni même éloigné par l'abolition de la traite.

s'ils vouloient seulement condescendre à avoir quelques égards et de la pitié pour leurs esclaves actuels. S'ils ne le veulent pas, qu'ils souffrent la punition qui leur est due dans ce monde et dans l'autre.

Nous pourrions nous étendre davantage dans cette digression, mais les limites de notre ouvrage ne le permettent pas.

Il est réellement dégoûtant et même choquant pour des êtres sensés de se voir continuellement insultés par des éloges sur les perfections de cette constitution, tandis que l'on ne prend aucun plan efficace pour le soulagement de ces malheureux innombrables de toutes les descriptions, qui sont dans les plus grandes souffrances, à cause des vices qui en proviennent. La nature des Anglais est-elle donc plus dépravée que celle des habitans des autres pays, que le nombre d'exécutions, — de criminels et de débiteurs emprisonnés dans cette île, surpasse celui de toute l'Europe? Il seroit aussi déraisonnable que peu libéral de le supposer. Le défaut gît donc dans les lois; il doit paroître barbare d'exécuter ou de punir, par un exil plus cruel que la mort, une multitude incroyable de

malheureux sans aucun effort de la part du gouvernement pour guérir ou même pour pallier le mal. — Il est du devoir, et ce doit être le principe d'un grand Ministre d'étendre ses vues au-delà de son pitoyable système de finances; — et quand M. Pitt, enveloppé de toute cette hauteur dédaigneuse d'office, viendra encore nous vanter, par des phrases pompeuses, ces richesses et cette prospérité dont la Nation lui est redevable, recommandons-lui, pour abattre un peu son orgueil et sa vaine gloire, de faire une grande revue de toutes les choses, et d'examiner le contenu de cette gazette publiée deux fois par semaine, comme sous sa direction; il découvrira alors l'évidence du contraire de cette splendeur et de cette prospérité si vantées, qu'il voudroit nous faire croire; — il verra que le nombre des banqueroutes surpasse de beaucoup celui d'aucune autre époque. Qu'il contemple l'état de nos prisons, — il trouvera qu'elles sont toutes remplies de criminels et de débiteurs. Qu'il fasse le tour de cette métropole et du pays en général, il s'apercevra que la somme de pauvreté (1) et de vices

(1) Que l'on se souvienne aussi, à l'honneur du gou-

n'est pas diminuée, et que les provisions de première nécessité sont à un tel prix, qu'il n'est pas au pouvoir du pauvre de se les procurer, et sans abuser de son tems et de ses travaux, qu'il en dévoue une partie à remédier à ces maux évidens, avant de faire de nouveaux et pompeux éloges de l'excellence sans pareille d'une constitution qui non-seulement les tolère, mais même les encourage.

On ne s'attend pas et on ne demande pas même que M. Pitt débite des essais sur le gouvernement civil. La raison et la conviction de tous les hommes est dans ce cas-là un plus fidèle arbitre que lui, ou tout autre ministre avant lui. Voici le fait; c'est que tout gouvernement est constitutionnellement mauvais, qui est soutenu par la corruption. Qu'il cherche donc dans les annales des siècles passés, ou plutôt qu'il consulte l'histoire de sa propre administration en particulier, et qu'il déclare si ce gouvernement si vanté

gouvernement anglais, que, chez une Nation qui n'a pas plus de sept millions d'ames, deux millions sterling ne suffisent pas aux pauvres du pays.

n'est pas vicié, par des moyens semblables ; si la constitution britannique est fondamentalement bonne , pourquoi la nation ne jouit-elle pas de tous ses avantages ? Que la marine et l'armée de terre soient réduites à leur propre établissement , fondé sur de justes principes ; et , comme premier pas *préparatoire* , pour abolir la corruption ; que l'on rende aux Parlemens leur intégrité et leur pureté , quel'on en abrège la durée , et qu'on accorde à tout homme qui n'en est pas exclu par la nature ou par quelque crime , le droit de voter pour son représentant , alors le système pourra s'améliorer , les guerres s'anéantiront , — et les vrais intérêts du peuple ne seront plus sacrifiés à l'honneur et à la dignité chimérique des couronnes ; on ne lui imposera plus de nouveaux fardeaux , purement pour augmenter le revenu , et pour le mettre lui-même dans l'esclavage.

Nous croyons M. Fox sincère dans ses efforts pour mettre des bornes partielles à l'influence excessive de la couronne ; mais l'influence et la corruption de l'aristocratie ne sont pas moins dangereuses ; et il paroît beaucoup moins sensible à ce danger. M. Pitt

peut vanter , dans un style fleuri, les immenses avantages provenant de la grande opulence des aristocrates ruraux , mais s'il ne nous donnoit pas tant d'éloquence, et offroit plus de logique, il pourroit beaucoup mieux nous convaincre; qu'il nous montre ces avantages , et qu'il nous donne une raison satisfaisante pour prouver que cette opulence contre nature ne doit pas supporter une augmentation d'impôts pour alléger le fardeau insupportable qui accable la masse du peuple. Quand il aura prouvé ses assertions par des argumens, il méritera notre attention et notre respect; jusques-là ses assurances ne sont que des déclamations vagues, et doivent être traitées en conséquence. A mesure que la raison et la philosophie étendent leur empire dans le monde, les gouverneurs des nations mettent tout en usage pour arrêter leurs progrès et pour en détruire les effets; le génie de la liberté est néanmoins élevé par des secours si puissans , qu'il faut qu'il remporte la victoire. Les facultés humaines ont été long-tems sous la domination d'une ignorance gothique et barbare. Les lumières de la raison commencent à dissiper les ténèbres.

et un exemple heureux convaincra toutes les nations des abus qu'elles ont éprouvés. Si la révolution de l'Amérique a servi d'exemple à la France, il est sûrement naturel de s'imaginer, à cause du voisinage, que la révolution française aura sur nous le même effet. Le peuple ne tardera pas à se révolter contre l'influence de la corruption et à extirper l'infâme doctrine de sacrifier un grand nombre d'hommes pour nourrir l'orgueil et entretenir le luxe de quelques individus. — Tout a jusqu'ici dépendu de l'influenceroyale ou aristocratique, sans leurs rayons vivifiants, le génie et le mérite languissent et meurent dans l'obscurité; — sous leur protection, l'ignorance et l'infamie fleurissent.

On ne peut cependant pas attendre de redressement, jusqu'à ce que l'influence de ces deux branches soit réduite. Il faut donc que le peuple juge et agisse finalement pour lui-même. Les rayons de la lumière commencent à dominer. M. Locke remarque, « qu'il réside dans le peuple un pouvoir suprême » de changer ou de dissoudre la législation, » quand il trouve que l'acte des législateurs » est contraire au dépôt qui leur a été confié;

» car quand on abuse d'un pareil dépôt, il
 » y a forfaiture, et il retourne naturellement
 » à ceux qui l'ont confié ». C'est-là le véritable langage constitutionnel des Anglais ; c'est le langage de la liberté, c'est l'organe de la nature ; M. Blackstone (1) l'appelle les idées d'un esprit noble ; mais nous dit qu'elles ne sont que *théoriques*.

Quelle est la pratique d'aujourd'hui ? Un homme comme Gibbon , dont les écrits ont fait honneur à sa patrie, et dont la grande réputation littéraire s'est étendue jusqu'aux extrémités du monde civilisé , est obligé de vivre (comme dans l'exil) dans un pays étranger, dans l'obscurité et la détresse, tandis qu'un si grand nombre de sauterelles , *nati consumere fruges*, se repaissent de son sang, et sont soutenus par cette dépendance perverse.

Un pareil renversement de la propriété nationale prouve sûrement l'insensibilité et la dépravation du gouvernement qu'il encourage. M. Thomas St—le , humble protégé du duc de

(1) Lorsque Blackstone écrivit ses commentaires, il étoit solliciteur de la reine.

Richmond, est conseiller privé et trésorier de l'armée, tandis qu'on souffre que M. Gibbon cultive la philosophie à Lausanne, sans amis et sans protecteur. Cette infâme négligence n'est pas bornée à ce ministère seul : quand le duc de M—l—t—r fut nommé ambassadeur pour Paris, M. Gibbon auroit voulu l'accompagner comme secrétaire ; mais son mérite fut aussi en ce tems-là écarté par les prétentions supérieures de M. Antoine S—r—r, à qui on accorda la place ; M. S—r—r étoit protégé par le lord Carlisle ; M. Gibbon n'avoit pas d'autre recommandation que son mérite. Le philosophe a cependant cet avantage : dans tous les pays, son vaste génie lui crée une multitude de ressources ; tandis que le petit génie ordinaire d'un singe tel que S—r—r, ou d'un âne, tel que St—le, tient à son sol natal, et ne sauroit exister ailleurs.

L'auteur a aussi un autre mérite. — Il y a toujours fait la guerre aux personnes élevées en dignité, — jamais aux malheureux ou aux pauvres. Sa devise est invariable, *parcere subjectis, et debellare superbos*. Il a toujours écrit de science certaine ou étant

persuadé, il ne s'est jamais laissé guider par la partialité ou par la haine. Dans ses digressions politiques, il a parlé librement; un homme doit penser et parler comme il voit les choses. Si les principes fondamentaux de la constitution britannique sont bons, elle n'a pas échappé aux déprédations du temps. Nombre de vices s'y sont glissés, et en ont défiguré la beauté. Qui sera assez hardi pour nier les délais vexatoires des procès, et les extorsions inutiles et infâmes qui les accompagnent, qui procurent des fortunes aux gens de lois, et ruinent leurs Clients? qui niera l'existence d'un immense nombre de bénéfices inutiles, qui ne servent qu'à étendre le champ de la corruption, à augmenter le fardeau du peuple, et à encourager le vice et le libertinage.

La farce de la représentation du Parlement est trop visible pour qu'il soit besoin de s'y arrêter, malgré la sophistiquerie jésuitique de ceux qui sont intéressés à entretenir la charlatanerie. L'influence de la couronne ne peut se conserver dans son étendue actuelle que par une augmentation annuelle d'impôts

pôts (1), qui déprime l'esprit du peuple et le prépare à supporter de nouveaux fardeaux. Nos lois pénales, telles qu'elles sont maintenant administrées, sont odieuses et tyranniques, et n'ont aucun rapport avec le véritable esprit d'un gouvernement libéral. Les lois entre le créancier et le débiteur en particulier sont également injurieuses aux deux partis, et ne sont avantageuses que pour la partie la plus fripponne de la communauté (2), qui extorque de l'argent à la misère de l'un et à la crédulité de l'autre.

Nos lois criminelles sont trop vagues et trop sanguinaires; l'assassin, et le malheureux, qui, poussé par la nécessité, n'étant pas retenu par les préceptes de l'exemple et de l'éducation, fait un vol pour soutenir son existence, sont punis de la même manière. Tous

(1) Il est bon d'observer que, sans le fardeau des taxes qui existent dans ce pays-ci, et qui proviennent des vices de la constitution, ou au moins de ce que l'on s'écarte de ses premiers principes, tous les articles de la vie seroient soixante-dix pour cent meilleur marché, et le passager humain ne verroit plus ces spectacles qui affectent continuellement sa sensibilité.

(2) La plus basse classe des gens de la chicane.

ces abus sont tolérés. Pourquoi? Uniquement pour éviter le danger de l'innovation.

Doit-on souffrir un pareil langage dans cette période de lumières si vantée, à la fin du dix-huitième siècle? Le même système doit-il donc toujours prévaloir, et la multitude malheureuse, être continuellement traînée dans les chaînes de l'ignorance et de la servitude, par la chicane et l'ignorance présomptueuse de ceux qui ont usurpé la domination? mais quand cette nation peut-elle espérer un redressement de griefs, puisque les partis opposés concourent à augmenter ses difficultés? Sans déroger au respect dû à la royauté, on peut raisonnablement demander, dans un moment où le peuple est taxé au taux de dix-sept sous par livre, s'il n'y a pas une espèce de cruauté et de manque de délicatesse de desirer un nouvel établissement pour aucune personne de la famille royale, tandis que l'on assure que la cassette du souverain contient neuf ou dix millions sterling. Chacun paye son médecin; mais si, en reconnaissance des avantages multipliés tirés du règne actuel, la nation a payé le médecin du roi; ce n'est pas une raison pour que dans

toutes les circonstances elle fassé de nouvelles provisions pour ses enfans , puisque leurs parens possèdent une fortune suffisante pour les établir de la manière la plus splendide.

Les attachemens aux partis gouvernent les hommes ; et les *pains et les poissons* sont l'objet de la contestation. La politique avoit fait naître une espèce de discorde dans la familleroiiale , qui donnoit effectivement plus de force au gouvernement , parce que le ministère et l'opposition étoient également attachés à ses différentes branches , et le patriote distingué , même l'homme du peuple , saisit l'occasion la plus favorable de s'engager publiquement, lorsqu'on agiteroit la question , à soutenir de tout son pouvoir toute proposition qui tendroit à accorder une très-ample provision au prince. Les patriotes du commencement de ce siècle étoient des hommes d'une autre nature. Sir John Saint-Aubin , et M. Shippen étoient des gens un peu plus rigoureux ; ni l'amitié , ni la crainte des princes ne les auroient jamais fait compromettre les intérêts de leur patrie ; ils auroient plus profondément examiné les choses , et fait voir clairement sur qui , toutes circonstances con-

sidérées, le fardeau de maintenir cette dépense inutile et d'ostentation devoit tomber.

S'étendre davantage sur ces abus et sur les tentatives que l'on fait pour les perpétuer, est réellement une chose pénible pour un homme qui a de la sensibilité. L'auteur s'est efforcé de les noter d'une manière simple mais vigoureuse. Il est convaincu de ses nombreuses erreurs, et il seroit entièrement heureux si, par le canal de ses écrits, il pouvoit les expier en excitant dans les autres la pratique de la générosité, de la vertu et de la vérité.

F I N.



